
3 1761 05642716 4



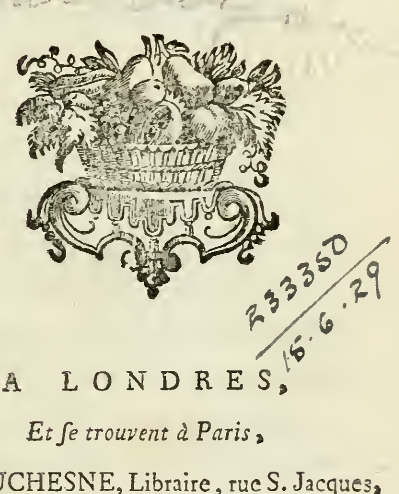


BAGATELLES
MORALES.

BAGATELLES

MORALES.

. . . . *ridentem dicere verum*
Quid vetat ? . . . . Horat.



A LONDRES,

Et se trouvent à Paris,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M DCCLIV.



AVERTISSEMENT.

JE rassemble dans un volume des Pièces qui ont déja paru sur des feuilles volantes. Celle qui se présente la première est la seule qui ait l'avantage de la nouveauté sans avoir plus de corps que ses sœurs, & je n'entreprens pas de prouver au Public que des Riens sont quelquefois

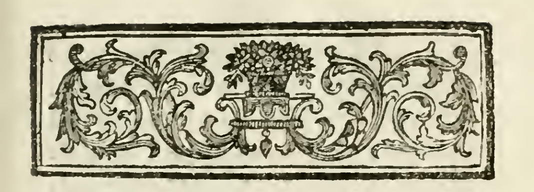
des choſes. Ce ſeroit bien ici le cas d'implorer ſon indulgence : mais elle doit être uſée depuis que les Auteurs la mettent à de ſi fréquentes épreuves. Quel parti prendre? Je m'engage (foi d'Auteur) à le dédommager par des Ouvrages très-utiles, dont voici les titres : Diſſertation ſur le vieux mot de *Patrie* & la bonne façon de le prononcer. Preuves démonſtratives que le peuple eſt compoſé d'hommes. Procédé ſûr pour faire un Citoyen d'un Courtiſan. Ma-

chine politique pour engrêner les vertus avec le gouvernement d'un Etat. *Aurai-je assez fait ?*



PIECES

Contenues dans ce Recueil.



BAGATELLES MORALES.

LE SIÉCLE PRESENT.



NTENDRAI-JE toujours déplorer la décadence du Siècle ? *Les Arts, les Sciences, le Goût, les Talens, les Vertus, tout s'affoiblit, tout tombe* : voilà ce qui ſe dit & s'im-

prime. Les étrangers ne nous croiront que trop ſur notre parole. S'il n'y avoit que les vieillards qui fiſſent l'éloge du paſſé, on ne s'allarmeroit pas ſur le préſent, mais le cri devient général : *où ſont ces Citoyens illuſtres, ces Génies en tout genre qui élevèrent la France au deſſus des Nations ?* Toujours citer nos pères ! Nous les valons bien, nous valons mieux.

Voyés, me dit-on, dans la Capitale tous les monumens qui l'embelliſſent, à qui les doit-elle ? Et moi je dis : jettés les yeux ſur les plans que nous formons : Hôtel de Ville qui changera ſa barbarie gothique en beauté romaine, un Grenier public où l'Abondance & l'Architecture ſe donneront la main, des Salles de Spectacles mieux entendues & plus noblement conſtruites, une Colonade

où, à l'exemple d'Athènes, nous placerons les Statues de nos grands hommes, ce centre de la ville élargi & aligné, ces Fontaines décorées qui verſeront leurs eaux dans de grands baſſins, ces Quais continués qui iront chercher la Seine à l'autre extrémité de Paris, ces Ponts débaraſſés de maiſons, ce Boulevard pouſſé au Midi pour enfermer la Ville dans un jardin continu. Voilà ce que nous projettons depuis que nous occupons le théâtre ; & fuſſions-nous encore le reſte du ſiècle à projetter ce ne ſeroit pas trop pour de ſi grandes choſes. Le tems amènera tout & nous trouverons des Manſards & des Perraults, ils ſont trouvés, ils s'eſſayent tous les jours ſur les Palais de la finance, bien ſupérieurs aux Hôtels des Princes dans le

dernier âge, donc l'Architecture publique aura la même supériorité.

Mais lorsque le génie de l'Architecture prenoit un si grand vol, la Peinture s'élevoit aussi haut. On a vû sous le même règne plus de trente Peintres d'une grande réputation.

Que veut-on dire ? Manquons-nous de Peintres ? Entrons dans le Sallon où l'on expose les Ouvrages de chaque année : que de Pastels ! Eh, qu'importent les Batailles d'Alexandre ou les Victoires de Louis XV, objets que nous connoissons assez ? Ne vaut-il pas mieux nous montrer des personnages grotesques & nouveaux ? On aime à deviner, on aime à rire : quel est l'inconnu représenté dans ce Portrait ? Comment se

nomme ce Boufon qui grimace? Voilà ce qui s'appelle tirer les Citoyens de l'obſcurité. Qu'on ne croie pas cependant que nous abandonnions l'Hiſtoire, elle ſe promène ſur les équipages.

Cette envie de louer les Pères aux dépens de leur poſtérité, s'étend à tout : *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Quinaut*, *Lulli !* Voilà de beaux noms, j'en conviens ; cependant il n'en eſt pas moins vrai que nous nous ſommes ouvert ſur nos Théâtres des ſources de plaiſir qu'ils ne connoiſſoient pas, les Contes de Fées mis en action, les Comédies patétiques, les Feux d'artifice, les Boufons lyriques, les Marionettes même anoblies pour le Boulevard. D'ailleurs ces Pères du Théâtre étoient-ils de vrais génies? Copiſtes de Sopho-

cle, d'Euripide, de Plaute, de Térence, Dramatiques très-furannés avec lesquels nous ne lions pas connoissance; nous tirons tout de notre propre fonds & ce fonds est inépuisable. Qu'on interroge le Sénat comique, il répond que son embarras est de règler les rangs entre les Auteurs qui se battent pour occuper la Scène.

Veut-on apprécier au juste les talens du Théâtre? Qu'on examine le degré de chaleur qu'ils répandent dans le public. *Le Prince de Salerne* a eu des représentations sans nombre : *L'Oracle* ne finissoit pas & on le conjuroit de parler encore. Molière ne vit pas autant d'empressement pour le *Tartufe* & le *Misantrope*. Lorsqu'*Epicaris* a voulu paroître, tous les bureaux d'esprit, esprits de qualité surtout,

l'ont annoncé magnifiquement, la Ville & la Cour ont ſoupiré pour la voir, heureux qui a trouvé place ! On douta parmi nos pères ſi *Athalie* pourroit ſoutenir le grand jour. L'Opéra depuis Lulli a-t-il gagné ou perdu ? Il a gagné ſans doute. Quel eſt ce trouble univerſel ! Tous les viſages changent, tous les yeux s'allument, toutes les voix s'élèvent, je n'entens qu'un cri ... Avez-vous lû? *C'eſt un cinique atrabilaire, un phrénétique, un furieux, un monſtre : ô terre ! ô ciel ! qu'il ſoit banni, qu'on le mette en pièces* .... Expliquez-vous, qu'a-t-il fait? Je tremble pour la patrie... *Il a écrit que nous ne chantons pas bien* .... Rien ne marque tant la ſublimité des talens que cette ſenſibilité extrême, cet enthouſiaſme général.

Non, non ne craignons pas de rougir en rencontrant nos ayeux dans la carrière de l'eſprit. Oppoſons-leur avec ſécurité nos Fabuliſtes, nos Romanciers, nos Faiſeurs de caractères, nos Satiriques, nos Orateurs, nos Savans. Point de détail, ni de diſcuſſions : elles ne ſont pas faites pour une nation qui penſe à la hâte. Mais il eſt des règles ſûres pour juger en gros entre deux générations. Il y a plus d'eſprit, plus de lettres, plus d'érudition, plus de ſcience dans celle où il ſe trouve plus de Libraires, plus d'Ecoles publiques, plus d'Académies, plus de cercles de Savantes. Or tous ces magaſins d'eſprit ont doublé, triplé de nombre. Sous Louis XIV il étoit aſſez ordinaire que le fils du Laboureur cultivât la terre, que celui de l'Ar-

tiſan ne connût que ſes mains ; aujourd'hui ils diſputent de Religion, figurent au Barreau, ou prononcent aux Spectacles : nos terres & nos manufactures en ſouffrent un peu, qu'importe ! L'eſprit a gagné l'état. Il a fallu donner une Académie à chaque Province, bientôt chaque Bourgade aura la ſienne. Lorſque la Reine des Académies appuya ſon trône ſur quarante colonnes, elle crut que ce petit nombre cadreroit avec tous les ſiècles, elle ne prévoyoit pas la fécondité du nôtre, que d'apprentifs frappent à ſa porte ! Elle avoit des idées qui n'étoient propres qu'à décourager les talens, elle diſoit que l'éloquence devoit perſuader & toucher, la Poëſie inſtruire & plaire : Combien d'Orateurs & de Poëtes n'oſerent ſe produire ? Ils

ont vêcu trop tôt. Nous leur apprendrons à ſe chamarer de figures, de métaphores, d'antithèſes & d'agrémens de toute eſpèce, à perſuader indépendamment des raiſons, à plaire ſans créer des idées. On ſe deſabuſe avec le tems : des imaginations giganteſques comparoient l'Eloquence à un torrent qui entraine tout avec grand bruit ; nos ruiſſeaux qui murmurent ſous des fleurs ont bien d'autres charmes. La Poëſie étoit un feu divin qui embraſoit les ames : nous avons laiſſé éteindre ce volcan terrible & nos Artificiers tirent des fuſées ſur le Parnaſſe. Il me ſemble voir *Boſſuet* ou *Corneille* à l'ouvrage, quelle agitation ! Quel tourment ! Quelles convulſions ! L'âge d'or revient parmi nous, nous accouchons ſans douleur,

notre prose coule doucement & nos plus jeunes Poëtes font des Vers de sang froid.

Lorsqu'on peut arriver par des routes faciles, est-ce un mérite de s'embarrasser dans des sentiers épineux? Etoit-il fort nécessaire de distinguer l'*imitation* du *plagiat*? *Boileau*, pour s'approprier l'or d'Horace ou de Juvenal le tiroit de la mine & le travailloit: nous le prenons tout fait. On estimoit des pédans qui pâlissoient sur Homère & Démosthène, nous nous amusons quelquefois avec cette antiquité devenue françoise sans nous donner le pénible ridicule d'être hérissé de grec. Cherchoit-on une science? On fouilloit laborieusement dans les sources pour l'embrasser toute entiére; les Journaux, les Dictionaires, les Alma-

nachs nous la donnent en découpures, en prend qui veut & d'un air desoccupé. Il n'y avoit alors que les gens de qualité qui sçussent tout sans avoir rien appris : le privilège n'est plus exclusif; on court les bureaux d'esprit, les jolis soupers, les spectacles, & on est étonné de se trouver Auteur. On étoit persuadé que pour faire un Livre il falloit avoir quelque chose de nouveau à dire, tous les jours nous en voyons éclore qui étoient déja nés. Cette surabondance de science reflue sur le sexe. Il n'écoute plus, il parle, il disserte, il prononce, il compose.

Mais un mot décide. Qui donne le prix des lettres & des sciences à nos anciens? *Le Public*, direz-vous. Moi je m'en tiens au jugement des gens du métier ; or les gens du

métier les Auteurs (excepté trois ou quatre qui tiennent au dernier âge & qui y reſſemblent trop pour n'être pas ſuſpects) tous ſe couronnent les uns les autres. Apprenons à juger d'après les vrais connoiſſeurs. En général l'eſprit de l'autre ſiècle manquoit d'une qualité eſſentielle : il n'étoit pas ſubtil, il ne ſaiſiſſoit que les grands traits, le nôtre s'attache aux petits ; nous diſſéquons les vertus, nous analyſons les ſentimens, nous fendrions un cheveu en quatre. On écrivoit & il ne falloit dans le Lecteur que du bon ſens pour comprendre ; la fineſſe eſt devenue néceſſaire, ſouvent l'Auteur ne s'entend pas lui-même, il ſe devine. On n'employoit la Métaphyſique que dans les diſputes d'Ecole : nous l'appliquons à d'autres uſages : elle peint

les mœurs, elle se fâche ou s'attendrit dans les passions, elle embellit nos Comédies & nos Chansons.

Parmi les reproches qu'on nous fait, un seul me paroît mériter attention. On dit que nous mêlons les styles, que *la Fontaine* dans ses Fables étoit toujours naif, *Rousseau* dans ses Odes toujours sublime & que nous sommes sujets à détonner. Un Distillateur ordinaire fait des Liqueurs simples qui n'ont qu'un goût, un grand Artiste en compose qui ont tous les goûts. Ils étoient rares chez nos pères ces grands Distillateurs d'esprit, ils sont fréquens parmi nous : être *Bel Esprit* n'est plus une distinction.

Esprits vulgaires vous objectés que cette fièvre épidémique peut préjudicier au commerce, que

Carthage n'avoit point de Lycée; Athènes point de Douane. L'une & l'autre avoient tort. Le Commerce eſt le nerf de l'Etat, comme l'Eſprit en fait l'ornement: il s'agit de les concilier & c'eſt ce qui nous réuſſit. On croit nous fermer la bouche quand on dit que nos pères donnèrent naiſſance aux Draps d'Abbeville & de Sedan, qu'ils perfectionnèrent les Manufactures de Soye, qu'ils coulèrent des Glaces plus belles & plus grandes que celles de Veniſe, que nous leur devons les Dentelles, les Tapiſſeries des Gobelins, le Fer blanc, l'Acier, la belle Porcelaine, qu'en même tems on vit naître les Compagnies des deux Indes, que la Mer fut couverte de Vaiſſeaux marchands & que tout cela fut exécuté en ſix ans: c'eſt quelque

chofe. Mais compte-t-on pour rien l'exercice d'un commerce plus noble & plus fructueux ? Les gens en place trafiquent de leur autorité, les grands de leur protection, le fexe de fes charmes, nos romanciers de leurs phrafes. Cette derniere branche eft plus confidérable qu'on ne penfe. On fait des balots d'efprit pour la Hollande, la Suiffe & l'Allemagne, on en fait auffi des pacotilles pour l'Amérique. Ce Commerce eft tout gain parce qu'on ne donne rien pour tirer beaucoup.

D'ailleurs ne fçait-on pas que l'induftrie augmente le commerce en élevant les chofes au-deffus de leur valeur ordinaire. Un diamant travaillé eft d'un autre prix qu'un diamant brut. Nous avons au moins doublé l'induftrie du fiècle paffé.

C'eft

C'eſt ſurtout dans le commerce intérieur du Royaume qu'elle ſe rend ſenſible : tous les *Commeſtibles* ſe ſont tellement perfectionnés, que ſur nos tables une moitié vaut ce que valoit un tout, & au-delà. On n'avoit pas alors dans les caves publiques le ſecret de faire des vins de Bourgogne avec le raiſin d'Orléans, & même ſans raiſin. Une Compagnie célèbre a donné de ſi bons ordres pour améliorer le café & toutes les denrées orientales que nous lui paſſons 50 pour 100, au lieu de 10 qu'elle gagnoit autrefois. Tous les Arts, ceux qui nous habillent, ceux qui nous logent, ceux qui nous meublent ont multiplié leurs profits. Ce n'eſt plus la matiére qui coute, c'eſt la façon : qu'un Procureur écrive, qu'un Avocat plaide, qu'un Médecin

faſſe une ordonnance, la matiére eſt la même qu'anciennement, mais la façon eſt d'un prix décuple. Nous avons de vieux citoyens qui ſe ſouviennent d'avoir été riches & qui ſe plaignent d'être pauvres ſans avoir perdu un ſol de leur revenu; c'eſt leur faute: pourquoi manquent-ils d'induſtrie au milieu d'une nation où il y en a tant? Il en eſt une qui ſe préſente aux plus ſtupides & qui paſſera ſans doute de la Capitale aux Provinces; cent louis prêtés dans un grand beſoin peuvent doubler en moins d'un an. Si cette eſpèce d'induſtrie manque aux gens de qualité faute de matiére première, en voici une autre. Vous avez beſoin, Marquis, d'une ſomme; appellez un Marchand, achetez à ſon mot de la dorure, de la ſoyerie, du

ſaxe ; vendez enſuite à moitié perte, l'autre moitié vous reſte, le Marchand croit vous duper, il eſt votre dupe.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec tant d'habileté nous ſoyons plus riches que nos pères. Un Artiſan en bas de ſoye les eut étonné, une Bourgeoiſe en diamans les eut fait gémir, nos meubles valent mieux que les maiſons qu'ils nous ont laiſſées ; qu'un Financier eut bâti un des Palais que nous voyons, on l'auroit taxé ou dépouillé. Paris n'avoit point d'équipages : le Roi, ſes Généraux & ſes Miniſtres allérent à cheval à la conquête de la Flandre : aujourd'hui, grace à notre opulence, il n'eſt Commis des Vivres qui ne ſe rende à l'Armée en chaiſe de poſte. On reſpiroit dans les Camps un air de ſimplicité qui ne donnoit pas grande

idée de la Nation. La table du grand Turenne étoit ſervie en aſſiètes de fer, & le Marquis d'Humières fit une choſe extraordinaire lorſqu'à la tranchée devant Arras, il fit voir de la vaiſſelle d'argent.

On ne connoiſſoit l'or qu'en monnoye, il n'étoit employé qu'à établir des Manufactures, qu'à conſtruire des Ports & des Flotes, qu'à élever des Monumens, qu'à circuler dans l'Etat. Nous le fixons, nous le travaillons pour la magnificence; il ſe transforme en cent petits meubles qui diſtinguent la bonne compagnie; il enrichit nos étoffes, il brille ſur nos voitures & dans nos appartemens, il a même paſſé aux anti-chambres; un Laquais de l'autre ſiècle qui auroit tiré une montre d'or, eut été arrêté comme un voleur.

Devenus plus riches, il eſt naturel que nous répandions davantage. Chez nos pères la beauté ſans fortune manquoit d'habit, chez nous elle eſt couverte de pierreries. Chez eux un cadet de famille étoit obligé de vivre d'une Lieutenance; chez nous qu'il ſe faſſe connoître d'une Douairière ſurannée, le voilà dans l'abondance. Chez eux les gens de livrée, après avoir vieilli dans le ſervice, ſe croyoient heureux s'ils ſe retiroient avec un petit néceſſaire; chez nous ils parviennent: le portier d'un homme en place aura un portier à ſon tour.

Nos avantages ſur eux ſe précipitent en foule au devant de ma plume. Leurs hommes d'Etat n'occupoient qu'une place & ils penſoient faire beaucoup s'ils la rem-

plissoient bien. Leurs Evêques ne venoient que rarement se former à la Cour. Leurs Prédicateurs ne sçavoient pas orner l'Evangile. Leurs Médecins sans équipage n'avoient rien de joli dans le propos. Leurs Chirurgiens ne parloient pas latin. Les Dames titrées étoient maladroites à se fabriquer des graces & les Bourgeoises n'empruntoient d'elles que de faux agrémens, les Petits-Maîtres même avoient un air gauche. La nature étoit ingrate : le grand Condé *nâquit* Général ; on s'étonna, il fut dans toutes les bouches. Nos petits Seigneurs *naissent* Capitaines & Colonels, à peine en parlons nous.

J'ai entendu cent fois vanter les *Talons*, les *Bignons*, les *Lamoignons*, les *Seguiers* : ils regardoient les Ma-

giſtratures comme des objets de la plus noble ambition : toute leur fortune n'étoit pas trop pour y monter. Notre âge eſt plus aviſé ; nous ne deſtinons les grandes ſommes qu'à l'acquiſition des places de Finance : quand tout ſera Financier le bonheur ſera univerſel, nous y tendons. Mais enfin quelle fut la gloire de ces héros de Thémis ? On vit naître de leurs travaux le Code de la Marine, celui du Commerce, les Statuts pour les Manufactures, l'Ordonnance criminelle & civile ; ils réformérent les Loix. Encore un pas ils faiſoient un très-grand mal, ils détruiſoient la chicane : elle a bien augmenté de forces ; les détours du labyrinthe ſe ſont multipliez ſous notre génie ; l'art d'éterniſer les procès eſt trouvé, tout le mon-

de le voit : mais ce que tous les yeux ne voyent pas, c'eſt que la chicane au degré où nous l'avons porté, eſt un bien, plus grand que la réformation des Loix. On ne guèrit efficacement les paſſions des hommes qu'en les tournant contre eux-mêmes. Les Citoyens comprendront enfin que demander juſtice, c'eſt ſe ruiner. On dit plus que jamais qu'il eſt plus ſage de ſe laiſſer dépouiller d'une partie que de perdre le tout : cent propos pareils qui annoncent le dégout des procès, on ne plaidera plus.

Ce n'eſt pas tout. Nous avons banni une foule de préjugés qui tourmentoient nos ayeux. Ils croyoient que la protection ne donnoit pas le mérite ; que pour être Marquis il étoit néceſſaire d'avoir un Marquiſat ; qu'avant

que de ſe galoner il falloit avoir des habits; que les dettes du jeu n'étoient pas les ſeules dettes d'honneur; que les offres de ſervice devoient ſignifier quelque choſe; qu'un Citoyen n'épouſoit que pour lui; qu'une Ducheſſe ſe deshonoroit auſſi facilement qu'une Bourgeoiſe. Ils prenoient au tragique cent choſes qui nous amuſent: la liberté réciproque dans le lien conjugal, les inclinations d'arrangement, les conquêtes bruyantes des hommes à bonnes fortunes, la profuſion d'un traitant, la moleſſe d'un militaire, la frivolité dans les grandes places, le talent d'être méchant avec eſprit, l'art de donner des ridicules, les plaiſanteries ſur la religion.

Nous en avons de la Religion plus qu'ils n'en avoient. Le Sage

dit que *la langue parle, de l'abondance du cœur.* La Religion n'eſt-elle pas le ſujet de toutes les converſations, le propos le plus à la mode ? Il eſt à craindre qu'on ne ſe rouille ſur les habits de goût, les vernis, les boëtes émaillées ; diſſertations vraiment intéreſſantes pour un cercle. Les Filles de Port-Royal parurent tout-à-fait ſingulières lorſqu'elles commentèrent le Catéchiſme ; aujourd'hui Curés & Evêques ſont aux priſes avec des Nones ou de riches Bourgeoiſes qui leur développent, une gazette à la main, le ſens de l'Ecriture & des Pères.

Il eſt tout ſimple qu'avec plus de Religion nous ayons plus de Vertu. Nos Pères avoient peut-être plus de bonne foi dans le Commerce, plus de vérité dans

l'amitié, plus de fidélité dans leurs promesses, plus d'entrailles pour les malheureux, plus d'amour pour le bien public; Vertus de paganisme, disent fort bien nos Prédicateurs; Vertus qu'admiroit Athènes & l'ancienne Rome. Mais nous avons plus de Vertus chrétiennes, ce sont les seules bonnes. *Heureux ceux qui sont doux & traitables!* dit l'Evangile: on nous croiroit pétris de cire & de miel? *Heureux ceux qui ont soif de la Justice!* Notre langue s'attache à notre palais à force de l'appeller. *Heureux les pauvres!* Nous faisons mieux, nous endurons la faim sur des tas de bled; & quoique pour l'honneur de la nation nous nous couvrions de soye, d'or & de pierreries, nous nous refusons cent choses plus nécessaires. *Heureux ceux qui pleurent!*

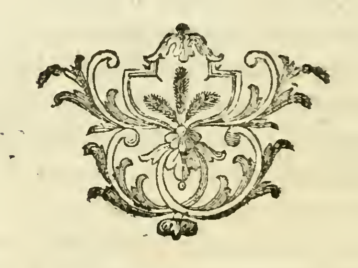
Nous regardons tout autour de nous, & ſortant de notre caractère national, nous oublions de chanter & de rire.

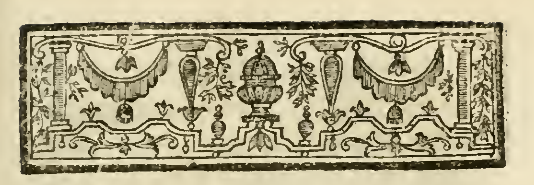
Il eſt une Vertu que tous les Fondateurs d'Ordres Religieux appellent à juſte titre ; *La Vertu des Anges*, c'eſt le célibat. Nos pères en connoiſſoient bien peu la ſublimité. Colbert oſa encourager le mariage & il fut généralement applaudi : on exempta de la Taille pour cinq ans les gens de campagne qui s'établiroient à 20 ans & pour toujours un père de famille qui auroit dix enfans. Nous avons abrogé ce règlement profane. Si nos Laboureurs ſe marient encore, c'eſt en moindre nombre, & ils craignent de multiplier. Cet amour du célibat fait encore plus de progrès dans les villes. On y voit quan-

tité de vierges de 30 ans & de garçons de 50. On ne marie que les aînés de peur que la Nation ne périsse tout-à-fait; encore faut-il qu'ils ayent un nom à soutenir ou quelque maniment de deniers publics.

Enfin plus j'accumule nos avantages, plus j'en découvre, & je ne finis que parce qu'on finit même de louer un *Crésus* à sa table. Si j'osois dire que nos Pères avoient de plus belles perruques, des habits plus élégans, des meubles plus recherchés, des équipages plus lestes, une danse plus légère, un meilleur ton de complimens, on me lapideroit. Il y a mille bouches & autant de plumes qui publient que leur Architecture étoit plus noble, leur Pinceau plus fort, leur Eloquence plus mâle, leur Poësie plus

naturelle, leur Commerce plus florissant, leurs entreprises plus vastes, leur génie plus élevé, leurs héros plus grands; & on n'interdit pas le feu & l'eau à ces mauvais Citoyens qui nous arrachent nos Lauriers pour en couronner des ombres qui ne s'en soucient pas.





DÉCOUVERTE DE *LA PIERRE* PHILOSOPHALE.



IL y a un mois que je balance ; travaillerai-je à perfectioner les *Pantins* ou à mettre la France à son aise ? Après avoir bien pesé ces deux grands objets ; le dernier m'a paru mériter la préférence : cette Capitale ne sera peut être pas de mon avis ; mais je demande la permission d'être singulier.

La guerre malgré les reſſources de cet empire, nous appauvrit par cette Règle d'arithmétique, que plus on ôte, moins il reſte; & le pain du peuple ſe trouve en proportion du plus au moins avec les villes que nous prenons. Tel qui, avant la priſe d'Ipres, en mangeoit deux livres par jour, n'en mange plus qu'une : & ſi les grands en ont encore à diſcrétion, il eſt écrit ſur le livre du Boulanger. Les impôts extraordinaires ſont des maux néceſſaires quand il faut acheter de la poudre à canon : & je ſuis bien perſuadé que le grand Monarque qui nous gouverne, s'il pouvoit ſans impôts gagner des batailles, acheteroit encore à ce prix le titre *de Bien-Aimé.* Cela ne ſe peut en tout : mais en partie & ſingulièrement ſans *dixiéme.* Comment cela? En taxant nos vices

au lieu de taxer nos biens. J'entre en matiére.

Je ſuppoſe que le dixiéme mette dans les coffres du Roi cent millions de livres par an : je force la meſure afin d'éviter les chicanes. Il eſt queſtion de trouver cette ſomme dans le tréſor de nos vices. Heureuſement il eſt ſurabondant. Je n'en ſoumets que ſix à la taxe, qui étant ou plus répandus ou plus ordinaires aux riches, fourniront plus d'argent. Les voici. Le Parjure, la Médiſance, le Larcin de l'honneur, l'Infidélité conjugale, les Dettes, les petites Maiſons.

Taxe du Parjure.

Pour ôter toute équivoque, définiſſons clairement le parjure. Nous entendons un menſonge confirmé par ferment, ſoit devant un Magiſ-

trat, ou derriere un comptoir; dans les offres de ſervice, ou devant deux beaux yeux. Examinons quelle ſomme peut ſortir de cette infirmité. Qu'il y ait ſeulement cent quarante mille perſonnes qui y ſuccombent une fois chaque jour. La ſuppoſition doit paroître modeſte, ſi l'on conſidere qu'il y a plus de douze millions d'habitans dans ce vaſte Royaume, & encore plus modeſte ſi l'on fait attention à la grande utilité du Parjure dans le commerce de la vie, dans toutes ſortes de trafic, dans les procès, dans les promeſſes obligeantes qu'on ne tient pas, dans les conquêtes amoureuſes que l'on médite. A ſept ſols ſix deniers chaque Parjure, eſt-ce trop? Il me ſemble que non. Quand pour ſept ſols ſix deniers on peut gagner un procès, faire périr ſon ennemi,

doubler ſon commerce, acquérir la réputation d'homme obligeant, vaincre une cruelle, c'eſt un argent avantageuſement placé. Reprenons. Cent quarante mille perſonnes payant ſept ſols ſix deniers, donnent la ſomme de trente-cinq mille livres pour un jour. Par conſéquent le produit de cette taxe pour un an, eſt de dix-neuf millions deux cens quinze mille livres.

Taxe de la Médiſance.

Il faut de toute néceſſité que dans cette Nation il y ait une moitié toute bonne & l'autre toute mauvaiſe ; puiſqu'une moitié eſt toute occupée à médire de l'autre. Il y a plus. Il faut encore que la moitié qui étoit bonne hier ſoit mauvaiſe aujourd'hui, puiſque celle dont on médiſoit hier, eſt

aujourd'hui la *moitié* médiſante. C'eſt un prodige : mais on ne diſpute pas des faits. Voilà un fonds abondant pour le tréſor public. En effet à ſuppoſer ſeulement un million de Médiſances par jour de la pointe de la Bretagne juſqu'au Rhin, & de la Flandre juſqu'à la Méditeranée, à trois ſols chaque Médiſance. Un jour donne cent cinquante mille livres, & un an donne cinquante-quatre millions neuf cens mille livres.

Cependant, pour marquer au beau ſexe l'attention qui lui eſt dûe, n'en exigeons que la moitié de la taxe, & même accordons lui chaque jour vingt Médiſances gratuites : ſi les hommes ſe plaignent de cette inégalité, qu'ils conſidérent que la Médiſance eſt un talent qui n'eſt point naturel à notre ſexe ; mais un art acquis

& forcé dont tous les actes sont par conséquent bien volontaires, & par la même, selon la plus saine Théologie, bien coupables. Au lieu que la nature a placé dans la langue féminine un ressort toujours agissant, plus prompt que la pensée, un nerf extrêmement sensible qui tressaillit au moindre défaut du prochain. Qu'ils considérent encore que si on taxoit les Dames dans toute la rigueur, ce seroit peut être les comdamner à un silence perpétuel. Quelle mélancolie se répandroit sur tout le Royaume ?

Ainsi en faveur de cette raisonable diminution. Réduisons le produit annuel de la taxe à moitié. Reste encore vingt-sept millions quatre cens cinquante mille livres.

Taxe du Larcin de l'Honneur.

Il s'agit dans cette taxe de cette eſpéce d'honneur que notre ſexe vole à l'autre malgré ſon extrême vigilance, de cet honneur qui ſe conſerve communément après être perdu, & qui renaît pour être encore volé ; de cet honneur enfin qui eſt plus précieux avant qu'il ſoit engagé qu'après. Je le prens ici avant tout engagement. L'infidélité dans le mariage mérite bien une taxe à part.

Je crois ſans exagérer que dans une Nation où il y a tant de voleurs & point de verroux, il ſe fait bien cent mille vols en 24 heures, jour ou nuit. Voilà donc cent mille coupables ſujets à la taxe. Que chaque vol ſoit taxé à vingt ſols, je vois cent mille livres entrer

chaque jour dans les coffres du Roi. Ce qui produit la ſomme de trente-ſix millions ſix cens mille livres par an.

Taxe de l'Infidélité conjugale.

Dans une Nation où il y a douze millions d'habitans, il y a environ trois millions de Mariages. Parmi tant de Mariages on peut compter dix mille jeunes Femmes unies à de vieux Maris, dix autres mille dont les Maris ont des Maîtreſſes, la vengeance eſt douce ; cinq mille Aſſociées à des Maris bourus, & enfin cent mille Femmes aimables répandues dans les Villes à Garniſon, ou à portée des Colléges, des Chapitres & des Abbayes. Que de ce nombre total qui nous préſente cent vingt-cinq mille Femmes dont la vertu eſt en ſouffran-

ce, il forte feulement cinquante mille Infidélités chaque femaine pour le bien public, à une livre dix fols l'Infidélité. Cette taxe produira par an trois millions neuf cens mille livres.

On fera peut être furpris de ce que dans un fi grand Royaume où les Maris font fi traitables, nous réduifons les Infidélités à un fi petit nombre, d'autant plus que Boileau de fon tems ne comptoit que quatre Femmes fidéles dans cette Ville immenfe : mais au Parnaffe on ne fe pique pas de calcul.

D'ailleurs, je crois à propos d'exempter de cette taxe la bonne Ville de Paris pour deux raifons. La premiere eft qu'il paroît jufte de favorifer les étrangers qui y apportent leur argent; cet impôt pourroit rendre les Femmes moins obligeantes.

obligeantes. La ſeconde eſt que la Capitale donnant ordinairement le ton à l'Etat, il eſt bon qu'elle ne ſoit point gênée dans ſes leçons, afin que le reſte du Royaume en les pratiquant rende davantage au tréſor public.

L'on n'entend pas ſoumettre à cette taxe les Femmes qui auront une notable difformité, une boſſe, par exemple, des yeux chaſſieux, une maigreur frappante, &c. ni celles qui parlant à leur miroir conviendront de bonne foi de leur laideur, ni enfin celles qui auront paſſé cinquante ans. Quant aux hommes on exempte ceux qui auront atteint ſoixante & dix ans.

Taxe ſur les Débiteurs.

Avoir des dettes en France eſt un titre de nobleſſe, & même de

grandeur. Le Sacriftain d'une Cathédrale avec cent piftoles d'appointement, a encore un louis le 31 Décembre qui ne doit rien à perfonne : mais fon Evêque qui a depuis dix ans cinquante mille livres attachées à fa Mitre, devroit encore fes Bulles fi Rome faifoit crédit. Un Bourgeois avec deux mille écus de rente éleve fix enfans ; vis-à-vis de lui loge un grand Seigneur, qui n'en a qu'un, avec cent mille écus, & il doit à tous les Métiers. C'eft un privilège des grandes Conditions. J'en bénis le Ciel, cet impôt ne chargera pas le peuple.

Cela étant, comptons les Grandeurs, les Excellences, les Eminences, tous les Monfeigneurs & généralement tous ceux qui occupent des places élevées dans la Monarchie. N'en portons le nom-

bre qu'à deux cent mille. Suppoſons favorablement qu'il n'y en ait qu'une moitié chargée de dettes, voilà cent mille Débiteurs. Taxons les à dix ſols par jour ſeulement, pour les faire ſouvenir de leurs créanciers. Un an donne la ſomme de dix-huit millions trois cent mille livres.

Il paroît raiſonable d'exempter de cette taxe ceux qui n'auront que des dettes du jeu, & ceux qui donnent tous les ans dix mille livres aux pauvres.

Taxe ſur les petites Maiſons.

Voici encore une eſpece de taxe qui ne tombe point ſur le peuple, elle eſt donc bien dans les principes de l'humanité. Pour avoir une grande Maiſon il ne faut que trente mille livres de rente. Mais

pour en avoir une petite il en faut cent mille, à bon marché faire. C'eſt ordinairement un azile de plaiſir & d'abondance. N'eſt-il pas juſte d'y prendre quelque choſe pour le bien public ? De compte fait il entre dans une petite Maiſon douze Agréables & quatre Femmes par ſemaine, ou la même Femme quatre fois. Le Propriétaire payera une livre par Homme, & trois livres par Femme, n'y entrât-elle que pour faire des nœuds.

Ainſi cinq cent petites Maiſons à vingt-quatre livres par ſemaine, donneront ſix cent vingt-quatre mille livres pour un an.

Les jours où le Propriétaire ira ſouper dans ſa petite Maiſon, avec ſa Femme, ſes Enfans ou ſon Curé, ne ſeront pas ſujets à la taxe.

Jettons à présent un coup d'œil sur le produit de ces différentes taxes, & voyons si elles peuvent remplacer le dixiéme.

Produit	du Parjure	19215000
	de la Médisance	27450000
	du Larcin de l'honneur	36600000
	de l'Infidélité conjugale	3900000
	des Dettes	18300000
	des petites Maisons	624000
Total. Cent six millions quatre-vingt-neuf mille livres		106089000
Le produit du dixiéme n'étant que de cent millions, ci		100000000

Voilà un excédent de six millions quatre-vingt-neuf mille livres, qui sera destiné à payer les Officiers qu'on employera dans la nouvelle ferme.

On me demandera peut-être les moyens de lever ces taxes. Ce seroit chasser sur les terres des Fermiers Généraux. Il me suffit de

leur avoir montré le Liévre, je laiſſe à leur induſtrie le ſoin de l'attraper. S'ils le manquent, je ne refuſerai pas mes conſeils. Qu'il me ſoit ſeulement permis d'ajoûter deux mots pour faire mieux ſentir l'utilité de ce grand projet.

Je ne l'ai d'abord préſenté que comme un fonds propre à ſupprimer le dixiéme en le remplaçant, comme une reſſource en tems de guerre; mais on s'appercevra aiſément que la taxe des vices peut tenir lieu de tout impôt, paix ou guerre. En effet, ſix vices ſeulement nous donnant plus de cent millions, combien nous donneront vingt? Combien nous donneront trente, qu'on pourroit encore taxer, & taxer avec moins de modération? Que ſera-ce encore ſi on veut impoſer nos ridicules? Je n'offre qu'une eſquiſſe, d'autres

feront le tableau. Un nouvel avantage, c'eſt qu'en taxant les vices, au lieu de taxer les biens, il n'y aura perſonne de taxé, que ceux qui voudront bien l'être. Ce qu'on paye volontairement, on ne croit pas le payer. Enfin un dernier avantage, c'eſt que généralement parlant, le peuple ne payera qu'*un* ou *zéro*, tandis que les riches payeront *mille*.

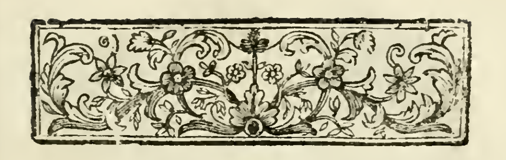
Il ne ſe préſente qu'une objection raiſonable, la voici : ſi la taxe ſur les vices venoit à corriger la nation, à répandre la vertu dans tous ſes membres, que deviendroient les fonds publics? Je réponds que cela n'arrivera jamais, parce que j'aurois plus fait que Moïſe, le Meſſie, l'Evangile & les Apôtres.

Je finis en proteſtant à toute la France que je ne demande pas un

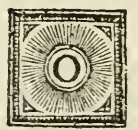
ſol pour la mettre à ſon aiſe, pas ſeulement l'exemption de la taxe. Trop heureux ſi j'ai ſervi ma patrie. Je renonce même à la gloire flateuſe de l'invention. C'eſt le Docteur Swiſt qui enfanta ce grand Projet, qui le propoſa aux Anglois: mais, ou ils manquérent de lumieres ou d'amour pour le bien public. Le François a les deux en abondance.

Je demande à préſent ſi une ſource d'argent toujours coulante n'eſt pas la vraie Pierre Philoſophale ?





L'ANNÉE MERVEILLEUSE.



N a beau dire, l'Aſtrologie eſt une vraie ſcience. L'Univers en ſera convaincu par la merveille des merveilles. Les hommes ſeront changez en femmes, & les femmes en hommes. Ce ſera le premier Août de l'année courante qu'arrivera cette étonnante métamorphoſe, jour de la conjonction de cinq Planètes qui ſe cherchent dès la naiſſance du monde, ſans avoir pu encore ſe rencontrer.

Les Anciens ont prévû ce grand événement, ils ont été ſifflés, les rieurs vont être pour eux. L'Egypte l'avoit gravé ſur un Obéliſque en caractères hiérogliſliques : *Un Forgeron donnoit ſon marteau à une femme, & la femme lui tendoit ſa quenouille.* Thalès de Millet, qui avoit connoiſſance de cet hiérogliſe, après y avoir appliqué les Calculs Aſtronomiques, s'écrie : *Les hommes fileront donc & les femmes forgeront.* Anaximandre perſuadé par ſon orgueil, qu'un homme étoit plus qu'une femme, exprime cette transformation en Termes Algébriques : *Alors*, dit-il, *la quantité négative ſera changée en quantité poſitive, le moins en plus & le plus en moins.* Le divin Platon ne ſe contente pas d'annoncer ce prodige; il en décrit encore les préludes : *La nature*, ce ſont ſes paroles,

commencera ſon ouvrage par la partie la plus difficile, avant de changer les corps, elle changera les idées & les inclinations.

Ouvrons les yeux, ſuivons la nature, & nous appercevrons les progrès qu'elle a déja faits. Ne voyons-nous pas que le goût de la parure ſe perfectionne dans les hommes ? Autrefois les Dames étoient ſeules à leur toilette ; aujourd'hui le Magiſtrat quitte *Bartole*, le Guerrier *Polybe*, l'Abbé les *Docteurs de la Loi* pour y voler. Reſpectons la nature : c'eſt un avant-goût de leur prochaine transformation qui les mène ; ils vont à l'Ecole, & ils profeſſent déja avec diſtinction dans les cercles : paroli aux rubans, aux pompons, aux aigrettes, à toutes les modes. Ils vont plus loin, ils exercent cet art avec une patience

qui m'impatienta beaucoup l'autre jour : j'avois à parler à un Juge de 25 ans, je voulois du particulier, on l'habilloit, il me convint d'essuyer tout le spectacle qui consomma plus de tems qu'il n'en falloit pour rapporter mon affaire, je crus qu'il étoit assigné chez une Duchesse pour faire assaut de frisure & d'odeurs. Un Parfumeur m'assure qu'il débite de l'eau de miel, de l'ambre, de la poudre à la maréchale autant pour homme que pour femme. Les hommes se flattent-ils d'être hommes encore longtems ?

Ne voyons-nous pas que la minutie les amuse, que la minauderie leur devient naturelle, que la tracasserie les gagne, que le caprice s'empare de leur être ? Nous poussons jusqu'aux vapeurs : je tirai dernierement mon flacon pour un

Seigneur à qui ſon Intendant rendoit des comptes, & ſi toutes ces altérations ne ſe montrent pas encore ſi ſenſiblement dans les hommes du peuple, c'eſt que ces maſſes groſſiéres ne ſont pas ſi dociles au cizeau de la nature. Le tems amenera tout.

Que déſormais notre ſurpriſe ceſſe donc en voyant des individus mâles en boucles d'oreilles faire de la tapiſſerie, donner audience dans leur lit à midi, interrompre un diſcours ſérieux pour converſer avec un chien, parler à leur propre figure dans une glace, careſſer leurs dentelles, être furieux pour un mâgot briſé, tomber en ſyncope ſur un perroquet malade, dérober enfin à l'autre ſexe toutes ſes graces. Une puiſſance ſupérieure l'a voulu ; les goûts ſont changés, & comment ne le ſe-

roient-ils pas, puiſque les idées le ſont, puiſque les facultés de l'ame ſont attaquées.

On ne peut plus le diſſimuler. Le bon ſens dans les hommes tourne en ſaillies, la mémoire en magazin de menus propos, l'imagination en feu d'artifice : ils parlent, ils écrivent ſi légérement qu'ils ſemblent n'avoir rien écrit, ni rien dit ; ou s'ils diſent, ils diſent trop. Ce qui n'eſt qu'un peu difforme, eſt *à faire horreur*, ce qui eſt médiocrement bon eſt *délicieux* : ce qui n'eſt qu'ébauché eſt *du dernier parfait*, en bien ou en mal ils eſcaladent tous les ſuperlatifs ; ils ſont *enchantés*, *comblés*, *furieux* ſur des choſes qui n'auroient pas cauſé la moindre émotion dans leurs ayeux, mais ſeulement dans leurs ayeules.

Critiques impitoyables en qui la nature n'a peut-être pas encore tant

avancé ſon ouvrage, ne croyez pas vous ſouſtraire à ſon pouvoir : il eſt juſte qu'elle commence par les importans de l'eſpéce : ſupportons nos frères, bientôt nous leur reſſemblerons, nous ſerons femmes, & par contre-coup les femmes ſe changeront en hommes. Nous en voyons auſſi des ſymptômes trop évidens pour nous refuſer à cette créance.

Trois choſes ſurtout avoient paru diſtinguer notre ſexe du leur : *Parler peu, penſer beaucoup & dominer.* Ces attributs ont paſſé aux femmes. Elles parlent moins : dernièrement dans un cercle j'en comptai ſix qui ne deſſererent les lèvres que pour rire, tandis que deux élégants Marquis pirouettant de l'une à l'autre compoſoient un dictionaire; on remarquoit pourtant à leurs diſcours qu'ils n'avoient pas l'âge de raiſon,

que feront-ils quand leurs organes auront plus de conſiſtance? L'Egliſe, on ne le croiroit pas, eſt un lieu qui met la langue en mouvement, puiſqu'on y voit communément les Cavaliers avoir cent choſes à ſe dire, les Dames s'y taiſent ; mais ce ſont les maris principalement qu'il faut conſulter en cette matiére : ils conviennent aſſez généralement que, hors les occaſions de demander & de quereller, leurs moitiés n'ont rien à leur dire ; & dans les compagnies on s'apperçoit qu'elles gardent le ſilence, à moins qu'il ne faille corriger les défauts du prochain.

Si elles parlent moins, elles penſent davantage. Les hommes étoient en poſſeſſion de juger les Livres ; aujourd'hui c'eſt au tribunal des femmes qu'ils prennent de la valeur ; ou tout au moins la ju-

riſdiction eſt partagée, ce ne ſe-roit rien : elles ſont auteurs, la Poëſie légere n'eſt plus qu'un jeu de leur premiere jeuneſſe ; elles ont embouché la trompette de *Milton*, elles laiſſent aux hommes la fabrique des Romans pour donner des modèles de Lettres & des Annecdotes ſur l'Hiſtoire : elles ont même forcé le Sanctuaire des Sciences, eſt-on encore étonné de les voir la Sphére dans une main & le Compas dans l'autre, meſurer ou arranger le monde, de les voir anatomiſer l'ame ou fouiller dans le ſein de la matiére pour y trouver des *Monades* & accréditer *Leibnitz* ? Si elles nous parlent Grace, Prédeſtination, ſi elles commentent *S. Auguſtin* : un Moliniſte de mauvaiſe humeur nous dit que c'eſt *l'eſprit infernal* qui les guide : qu'eſt-il beſoin de recourir à un inconnu ?

Il parleroit juſte en diſant que c'eſt l'eſprit de l'homme qui s'empare de la femme. D'ailleurs leur jugement devient ſi ſolide que la plûpart des emplois & des dignités ſe diſtribuent à leur gré, excellente qualité pour les mener à la domination.

Elles dominent en effet, il eſt de notoriété que nos jeunes gens ne ſont que des pendules où les femmes marquent les heures, celles du jeu, du ſpectacle, de la promenade, des grands & des petits ſoupés ; l'âge mûr ne ſe ſouſtrait pas à cet empire, ni l'importance des emplois : une fille de ſeize ans dit à un homme de quarante, au lieu d'examiner dans votre cabinet, ſi ce malheureux conſervera ſa fortune ou la perdra, regardez-moi tous les jours pendant pluſieurs heures, il la regarde : aimez-moi

plus que votre femme, il y consent : ruinez-vous pour moi, il se ruine : les Autels & le Notaire avoient semblé assurer aux maris la domination ; la nature franchit la barriére, & donne aux femmes le premier rôle. On va voir *Madame*, faire la partie de *Madame*, dîner avec *Madame*, *Madame* est servie, le mari peut s'absenter, c'est un personnage qu'on double aisément.

Cet empire domestique les conduit par degrés au gouvernement des états. La nature a bien sçu ce qu'elle faisoit en inspirant aux législateurs en vûe de la grande métamorphose de faire tomber les couronnes en quenouille ; le sexe occupe déja deux Trônes en Europe : par les loix, si les conjonctures s'étoient trouvées, il en occuperoit six, & une sage Répu-

blique vient tout recemment de lui déferer le Stathouderat, auſſi les Dames ignorent-elles aujourd'hui les détails de ménage : ont-elles tort ſi la nature les éleve au-deſſus d'elles-mêmes ?

On peut ajoûter un quatriéme diſtinctif qui a paſſé également aux femmes. L'homme n'a jamais voulu être gêné dans ſes amours, ou les loix lui ont permis pluſieurs femmes, ou il ſe les permet lui-même. Les femmes au contraire attachées à un ſeul mari, s'y tenoient aſſez fidélement, mais en approchant de leur transformation elles ont élargi leur cœur & étendu leur liberté.

Voilà donc les idées & les inclinations changées dans les deux ſexes, le plus fort eſt fait, il a fallu du tems ; mais le changement des corps ſera l'affaire d'un moment ;

Je me trompe peut-être, car des connoiſſeurs prétendent que la nature a déja frappé les premiers coups. Il eſt évident, diſent-ils, que la conſtitution de l'homme s'affoiblit : ſes pieds n'ont plus de force, il paſſe ſa vie ſur un lit, dans un fauteuil, ou dans un caroſſe : encore eſt-il ſouvent excédé. S'il en eſt nombre qui marchent encore, on ſent bien que c'eſt un parti violent arraché par l'infortune, les riches ne marchent plus ; auſſi a-t-on abandonné la paume, le mail & tous les jeux qui demandoient des pieds & des bras. On ne peut plus ſupporter le vin, la meſure de nos Pères eſt retranchée de moitié, il faudra taxer l'eau ; on devient également incapable des nourritures ſolides, heureuſement les Cuiſiniers ont imaginé des ſublimés de viande, & des

crêmes, encore deux repas ſurchargent-ils. Rien de ſi commun que d'entendre dire à des vieillards de 20 ans qu'ils ſont uſés, & ils n'ont rien fait : ils ſont réduits à payer des mains pour les habiller. Avec tant de foibleſſe, comment partir pour la Guerre ? Le remede eſt trouvé, on court la poſte entre deux draps.

Il y a longtems que cette foibleſſe travaille à dépeupler la terre. Qu'on liſe l'Hiſtoire, on ne trouve pas la cinquantiéme partie des habitans qui y étoient du tems de *Céſar* : & ſi la fécondité ſe perd, ce qu'on remarque ſurtout dans les premieres familles où à peine compte-t-on un héritier, n'eſt-ce pas parce que la nature dans la criſe où elle ſe trouve aujourd'hui, devient équivoque ? Il ſuffit pour ſes vûes qu'il y ait encore des

moitiés & des quarts d'hommes. Enfin ſoit qu'on examine en nous le genre nerveux, qu'on nous meſure ou qu'on nous peſe, on trouve bien du déchet d'âge en âge, & ſi les anciens Gaulois revivoient, ils demanderoient à l'étiquette de nos viſages, *pourquoi nous portons barbe* : il leur ſeroit aiſé de nous faire ce mauvais compliment, ils étoient éloignés de plus de dix ſiècles de la grande métamorphoſe, & nous y touchons.

Mais à meſure qu'un ſexe s'affoiblit, l'autre prend des forces. Qu'on le nomme encore *le beau ſexe* : Adonis de la nation ce n'eſt pas la peine de lui diſputer ce titre pour le peu de tems qui lui reſte à en jouir : mais qu'on ne le nomme plus *le ſexe foible*. La Champagne convient que ſon commerce eſt plus ſoutenu aujourd'hui par les femmes que par

les hommes ; ce vin petillant ne mousse que pour elles. Les liqueurs qui ont plus de force, trouvent leur estomac encore plus fort. Menez-les d'un festin à un Bal, elles percent la nuit dans un mouvement perpétuel ; un robuste artisan en seroit anéanti. Elles sentent si bien la force qui croît en elles qu'elles ont quité la défensive, elles attaquent. Il est vrai que ce courage mâle n'a encore gagné que le haut & le bas étage : mais lorsque le feu est au premier & au cinquiéme, le milieu de l'édifice n'est pas loin de l'embrasement. Et je ne sçais si, en ôtant l'enduit de couleurs qu'elles s'appliquent, nous n'appercevrions pas des signes de force sur leur visage, leur peau s'épaissir, leurs traits grossir & la barbe germer. N'est-ce point l'envie de cette découverte qui engage tous ces gens

à lunettes à les observer si curieusement dans les Spectacles ? Les nuances se frapperont, laissons faire la nature. Si les ames sont changées les corps ne résisteront pas à son action victorieuse : je le repete; le premier Août, les femmes demanderont des chapeaux & les hommes des cornettes.

Gardons-nous de rire lorsque nous verrons une Bourgeoise plaider au Châtelet, & son Mari monter une garniture; une Femme de l'ancienne Robe prononcer des Arrêts, & un Président faire des nœuds; une Comtesse donner un Mandement, & un Prélat en couche; une Duchesse au Conclave, & un Cardinal demander le tabouret.

Apprenez, rieurs imprudens, que la nature ne fait rien de ridicule : & voici de quoi vous donner du

férieux mêlé d'une joye refpectueufe; apprenez qu'elle fe fert de cette transformation pour rendre la liberté & la tranquillité à l'efpece humaine. Aux grands maux les grands remedes; il y a fur la terre environ quatre millions de Héros dont les uns mangent cinq fols par jour, les autres cinq louis pour mettre tout en confufion : le fer à la main & roulant du canon devant eux, ils fe rendent maîtres de notre liberté, de nos fortunes & de nos vies. Enfans de violence votre regne eft paffé, vous demanderez bientôt des quenouilles & les femmes, quoique revêtues de votre fexe, ne ceindront pas vos épées; car il faut remarquer avec tous les Philofophes que la nature, malgré l'étendue de fon pouvoir, ne peut pas changer les effences. Or il eft évident que l'effence de la femme

eſt la douceur, ſes autres qualités peuvent bien s'altérer dans le creuſet de la nature : mais l'antipathie pour l'arme à feu, pour l'arme blanche, pour tout ce qui peut tuer ou bleſſer, la douceur en un mot en ſortira ſans altération. C'eſt un caractériſtique, c'eſt un immuable, le ſexe malgré ſa tranſmutation ſe ſouviendra toujours avec complaiſance qu'il fut fait pour multiplier & non pour détruire.

Delà on peut annoncer la paix générale & perpétuelle, d'autant plus que ſi par une ſingularité contre nature il ſe trouvoit ſur le trône un de ces nouveaux hommes qui fut enclin à la guerre, que pourroit-il avec une armée de moutons? Un Souverain qui eſt aimé, le doit à lui-même : mais il n'eſt à craindre que par la force de ſes ſujets. Qu'on ne m'objecte pas les Amazo-

nes : l'Hiſtoire ne convient pas du fait, & au pis aller, c'eſt un Phénoméne qui n'a plus reparu, tant il étoit contre le ſyſtême général.

Cette guerre qui déſole l'Europe touche donc à ſa fin. Que d'équipages perdus, que de mouvemens inutiles pour la campagne prochaine ? Peut-être le cas d'une bataille tombant juſtement au premier Août, on verra deux armées qui la veille étoient ſi formidables, jetter leurs armes pour courir plus légerement aux *Toiles de Hollande, aux Perſes & aux Mouſſelines.* Ruſſiens qui marchés depuis trois ans, c'eſt bien la peine d'arriver préciſément pour acheter des jupes.

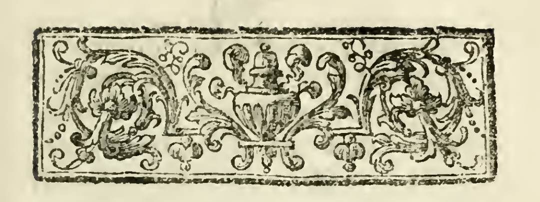
Ce n'eſt pas tout. La grande transformation n'influera pas ſeulement ſur la paix des nations : mais encore ſur le repos des familles. Les nouveaux hommes auront pour

leurs femmes l'indulgence qu'ils demandoient dans leur premier état. Ils leurs pafferont la paffion des dentelles, la fureur des diamans, la coqueterie, l'ennui qu'infpire un mari, les fantaifies, les maladies de commande & tant de bagatelles qui troublent la paix des ménages. Ils n'affecteront point la fupériorité qui les bleffoit tant. Tout fera dans l'ordre. Que diroit ce Docteur Allemand, s'il vivoit? Qui ofa imprimer un Livre avec ce titre: *De l'Excellence de la Femme fur les autres animaux?* Le fot! Il feroit le Loup de la Fable. Que diroit Mahomet? Excluroit-il encore les Femmes du Paradis? Le Prophéte s'occuperoit fans doute à refondre l'Alcoran.

Mais j'entens les incrédules du fiécle, s'écrier malgré l'Aftrologie & la parole de la nature: comment

s'attendre à ce prodige? Comment le croire? Il n'en feroit pas un s'il étoit cru aifément. Combien d'évenemens que la feule expérience peut perfuader? S'attendoit-on qu'une Ville immenfe en pleine guerre & en pleins impôts, s'amuferoit fix mois d'un *petit homme de cartes?* S'attendoit-on à la découverte de la *Pierre Philofophale?* S'attendoit-on à une *Stahouderesse*? S'attendoit-on enfin qu'un Jéfuite erreroit, & pour comble, qu'il fe retracteroit avec l'humilité de fon état? Tous les fiècles fentiront le bienfait ineffable de l'Année Merveilleufe.





LA MAGIE



DÉMONTRÉE.



QUE fais-tu, Ben-Jofué? N'oublies-tu point un Rabin qui t'a élevé, & un Ami qui te porte dans fon cœur? Que tu es heureux de vivre dans cette Ifle Inconnue où nos Pères chercherent un azile contre la perfécution des *Nazaréens.* Ne crains pas que j'en révele ni le nom, ni la fituation. Je me fouviens du terrible ferment qui nous lie. Le Ciel permettra fans doute

que les profanes en ignorent à jamais le chemin : c'eſt l'unique moyen de conſerver nos loix & notre bonheur. Plus je voyage, plus je bénis notre ſort. Je t'ai écrit d'Eſpagne où j'aurois mieux aimé paſſer pour aſſaſſin que d'être reconnu Juif. Me voilà dans la Capitale de l'Empire François. Croirois-tu qu'elle eſt peuplée de *Magiciens* ? J'étois perſuadé que ceux qui combattirent contre Moïſe, n'avoient point laiſſé de ſucceſſeurs. Ceux-ci ne ſe mêlent pas des affaires du Ciel : ils employent les Diables pour leur fortune & pour leurs plaiſirs.

Conçois-tu, par exemple, qu'un homme en douze lunes puiſſe manger cinq cent bœufs & huit mille moutons ? Que n'étois-tu dernierement avec ton Ami dans une promenade publique ! Tu t'en ſerois convaincu.

Un Citoyen richement vêtu, l'épée au côté, un diamant au doigt, jouant avec une boëte d'or, d'où il respiroit une poudre inconnue dans notre Isle, vint prendre place auprès de moi. Vous êtes sans doute, lui dis-je, un Grand de la Nation? *Et vous, vous êtes bien étranger,* me répondit-il: *je me contente de servir un Grand, je suis son Maître d'Hôtel, c'est-à-dire, chargé de pourvoir à sa table.* Vous n'avez donc guères à faire, répris-je, car il faut peu de chose pour vivre. *Peu de chose!* s'écria-t-il? *Sçavez-vous qu'en rendant mes comptes de l'année derniere, il se trouva que Monseigneur avoit mangé cent mille écus.* Prends la plume, Ben-Josué (tu connois par le change les monoyes de l'Europe) soustrais cent mille livres pour le pain, le vin, les liqueurs & le fruit: tu trouveras que ce

Grand a dévoré en ſi peu de tems ce nombre prodigieux de bœufs & de moutons ; ou s'il a vêcu de volaille & de gibier, on eſt effrayé du calcul. Oh ! certainement cela n'eſt pas naturel. Si un enfant de *Noé* avoit eu cet appétit dans l'*Arche*, penſes-tu que la terre auroit pu ſe repeupler d'animaux ? Avant de quitter mon homme, je lui fis encore deux queſtions : vraiſemblablement votre Maître eſt unique dans ſon eſpèce ? *Point du tout*, me dit-il ; *il n'eſt pas le vingtiéme en cette Ville ; & s'il ſe contentoit de cent mille livres pour ſa table, il ne ſeroit pas le centiéme.* Mais leurs revenus peuvent-ils ſuffire à cette faim ſurnaturelle ? *Qu'importe, ceux des autres y ſuppléent.*

J'ai appris depuis que les Créanciers ne peuvent rompre un enchantement qui les pouſſe à prêter

toujours & qui les arrête dans les antichambres quand ils vont pour recevoir. Te dire, en quoi confifte ce fortilège, cela me paffe; à moins que ce ne foit dans certains rubans bleus ou rouges, ou dans l'image du Soleil que les Grands portent fur leurs habits.

Il eft ici une autre efpèce d'hommes qui font les finges des Grands, & ils pouffent fi loin l'imitation que fouvent ils les furpaffent. Ils étoient nés avec un petit eftomach qui s'élargit prodigieufement à mefure qu'ils manient les deniers publics. Il faut qu'ils foient plus magiciens que les vrais Grands; car en mangeant autant qu'eux, loin de devoir, ils ont toujours de quoi prêter. J'ai oui parler d'une piéce volante qui revient toujours à fon maître, je les foupçonne de l'avoir. Ils n'égalent pourtant pas les

Grands en tout, pas même la noblesse.

Ne vas pas t'imaginer qu'on entende ici par noblesse ce qu'on entend dans notre Isle, *la vertu & les talens*. Je ne sçais si tu me comprendras : c'est un mérite qui coule avec le sang quelque gâté qu'il soit. Parmi cette Noblesse il y a des *Comtes*, des *Marquis* & des *Ducs*. Tremble, Ben-Josué, ces noms sont magiques. A-t-on besoin d'un Héros, d'un Pontife ou d'un Ambassadeur ? On les prend dans les familles qui portent ces noms-là : & aussitôt les voilà revêtus de toutes les qualités nécessaires à leurs emplois, sans doute ; car cette nation est trop éclairée pour se laisser commander & enseigner par des gens sans capacité, ou pour leur confier ses plus grands intérêts. Que dis-tu de cette ca-

pacité qui vient de la combinaiſon des lettres ? Verrois-tu ſans étonnement un Guerrier de quinze ans mener au combat des Capitaines de ſoixante, qui ſeroient des *Gédéons*, ſi avec beaucoup de bleſſures, d'application & d'expérience, ils portoient un autre nom. Eſt-ce-là du naturel ?

Dans l'ordre des Juges l'enchantement eſt auſſi fort. Un fils hérite des lumières ainſi que de la Charge de ſon père. Cet adoleſcent a végeté vingt ans ; le jeu, les ſpectacles, des habits, des chiens, une maîtreſſe ont rempli toutes ſes heures. Le père meurt ou ſe démet : le bambin eſt Juge. Il connoît à l'inſtant tous les principes du Droit écrit, toutes les Loix, les Coutumes & la Juriſprudence. Si cela n'étoit pas, comment décideroit-il de la fortune,

de l'honneur & de la vie de ses Concitoyens? Que penses-tu de cet héritage de science? Le trouves-tu dans la nature?

Je sens néanmoins une contradiction aussi surprenante que l'enchantement même. La magie forme un Juge dans un moment: mais elle ne peut pas faire un Avocat, du moins ne l'a-t-on pas vû jusqu'à présent. Cet homme fait pour parler, tandis que le Juge écoute, n'y réussit, comme dans notre Isle, qu'à force d'étude, de méditation & d'exercice. Ce n'est pas même la seule espèce exceptée. Il est des Sociétés de Gens de Lettres sous le nom de Collège, d'Université ou d'Académie sur lesquelles l'enchantement n'a pas plus de prise. Je ne vois pourtant pas pourquoi dans ces quatre espèces on n'hériteroit pas de la place & de la

ſcience, puiſque cela arrive dans la magiſtrature. On peut tout eſpérer du tems. Il viendra peut-être un Magicien ſupérieur à tous ceux qui vivent, qui opérera ce prodige.

Je t'ai parlé des Grands, la Magie les ſert bien. Comme ils ne peuvent être grands qu'aux dépens du peuple, elle perſuade au peuple que l'eſprit, le cœur, l'air, le langage, les connoiſſances, en un mot que tout dans les Grands eſt auſſi grand que le nom. Elle va plus loin, elle lui ôte le ſentiment de ſes plus chers intérêts, elle lui démontre que les poiſſons, les oiſeaux, les animaux des forêts n'appartiennent pas à ceux qui les prennent ; qu'il doit labourer, ſémer, recueillir & n'avoir rien dans ſes greniers. Auſſi dans un Etat qui ſe glorifie d'être le plus

riche de l'Europe & dans la Ville la plus riche de l'Etat, je trouve à chaque pas des Citoyens qui me demandent du pain & qui pourſuivent leurs frères juſques dans les Temples.

Je ne ſais ſi c'eſt pour ſe vanger que le peuple exerce à ſon tour la Magie ſur l'eſprit des Grands. Parmi ce peuple il en eſt qui ſont occupez à les ſervir dans leurs maiſons : chargez d'emplettes ils diſent à leurs Maîtres que 30 ſont 60, & les Maîtres le croyent. D'autres leur fourniſſent des marchandiſes qui ſe doublent, ou s'allongent au moment qu'on les livre; mais qui ſe ſimplifient ou ſe racourciſſent au moment qu'on les employe : par ce moyen elles ſe trouvent payées deux fois. Il leur en arrive autant pour les fruits qu'on leur apporte de la campa-

gne : que dis-je ? Un légume qui vaut huit ſols la meſure lorſqu'il eſt bon, le ruſtique Magicien dit à Monſeigneur qu'il vaut cent livres dans un tems où il eſt mauvais, & on en donne le prix. Au reſte j'ignore quelle récompenſe donnent les Grands à l'Eſclave qui garde leur porte : elle doit être conſidérable ; car il a le ſecret de les rendre inviſibles. Dans notre Iſle, qu'un Citoyen vienne nous voir par amitié, par honneur, ou par beſoin, il nous trouve toujours dans nos maiſons quand nous y ſommes : ici ce garde porte fait que l'on n'eſt pas où l'on eſt.

Tu vois que le peuple à ſon tour ne réuſſit pas mal en magie : mais ce qui t'étonnera peut-être encore plus, c'eſt qu'on voit ſortir de ſon ſein de jeunes Danſeuſes & Chanteuſes qui perſuadent aux Grands

& aux Riches que l'or & les diamans ſont l'unique preuve de l'amour ; que plus elles partagent leurs faveurs (fût-ce aux Eſclaves mêmes de leurs Amans) plus elles ſont précieuſes ; qu'elles ſont en droit d'être aimées ſans aimer, & qu'il faut recevoir d'une ame égale ce qu'elles donnent, poiſon ou plaiſir. De quel philtre ſe ſervent-elles pour former de pareils attachemens ?

Ne te laſſe point de me ſuivre, tu verras de la magie par tout. Tu t'es recrié ſur l'incroyable voracité des Grands. Croiras-tu à préſent qu'on puiſſe vivre ſans manger ? C'eſt ce qui arrive ici à des ſociétés nombreuſes, qui, pour plaire à Dieu, font vœu d'être inutiles aux hommes. Ces troupeaux d'élûs ſont ſans fonds, ſans induſtrie ; l'état ne leur aſſigne aucune ſubſiſtance ; ils

vivent pourtant, & ſont auſſi gras que ceux qui mangent. Si la mâne pouvoit tomber pour une Nation profane, je croirois qu'elle tombe dans leurs retraites.

Cette Nation nous a copié en bien des choſes. Elle a des Lévites, des Rabins & des Grands-Prêtres. Il y a dans cette Capitale un Rabin qui bâtit un Temple en faiſant courir tous les mois des morceaux de papier qui ont la figure d'un quarré long : ce ſont, n'en doute pas, des *Taliſmans.* Pour les Grands-Prêtres portant Thiare, on en compte autant que de Synagogues particulières. Chacun aime la ſienne comme un tendre époux aime une épouſe accomplie : ils ont bien raiſon, car ils trouvent l'honneur, le repos & l'abondance dans leur mariage. Cependant admire la force d'un charme qui les pourſuit !

toujours pouſſés vers leurs épouſes par le feu dont ils ſont conſumés, & tous les chemins étant ouverts, ils ſont repouſſez ſans ceſſe dans la Capitale par une Puiſſance inviſible. Quel tourment! on dit qu'un Magicien peut ôter le ſort qu'un autre a jetté. Que les Grands-Prêtres n'en cherchent-ils un qui leur rende ce ſervice dans une Ville où il y en a tant!

J'ignore ſi les Provinces ont leurs Magiciens; mais dans chacune on a coutume d'en envoyer un, que le vulgaire met au-deſſus des Grands, parce qu'il en craint beaucoup de mal: il l'appelle *Monſeigneur*. Ce perſonnage redoutable s'empare des vents & des nuées; il tient dans ſes mains la ſtérilité & l'abondance; il eſt ſujet à l'humeur: le peuple prie ſans ceſſe qu'il n'en ait pas.

C'eſt un terrible fleau lorſque les Magiciens ont l'humeur malfaiſante : écoute, & bénis le Ciel de ce qu'il n'en eſt pas parmi nous. Dans notre Iſle un mari trouve ſouvent dans ſon épouſe plus d'agrément qu'elle n'en a ; cela eſt tout ſimple, il l'aime. Ici une femme perd tous les ſiens aux yeux de ſon mari deux mois après le mariage. Envain toute la Ville, avec tous les miroirs, dit-elle à *Monſieur*, que *Madame* eſt toujours charmante : Une Fée lui a apparu, l'a touché, & l'a convaincu que cela eſt faux. La femme piquée s'adreſſe au premier enchanteur qui ſe préſente, & compoſe avec lui un ſigne ineffaçable qui ſe place ſur la tête du mari, & ce ſigne, ſans être apperçu (comprend moi ſi tu peux) ſignifie à tout le monde qu'elle eſt vengée.

Parmi nous un pere & une mere chériſſent leurs enfans : ils leur partagent également leurs terres & leurs troupeaux. S'ils mettent quelquefois de l'inégalité, c'eſt en faveur de ceux qui ont moins de ſanté ou moins de talens. Ici pour donner tout à un ſeul, on enferme les autres dans des priſons perpétuelles, où ils jeûnent, & ſe fouettent périodiquement, & pour ſurcroit, au milieu de tant de peines, on les oblige à chanter. Mais que ne peut la magie ſur les peres & les meres? Cet enfant adoré auquel ils ont immolé tous les autres, ils l'envoyent à la guerre pour ſe faire tuer. Tu ne connois la guerre que par ſpéculation, puiſſe-t'elle ne jamais ſe montrer dans notre patrie !

A propos de guerre, cette nation aſſiégeoit l'an paſſé une Ville ex-

trêmement forte ; c'étoit le boulevard d'une République voiſine où la victoire s'étoit arrêté plus d'une fois. Tout annonçoit ſa ſureté, ouvrages, ſoldats, artillerie. Deux Armées, l'une de terre, l'autre de mer, la rafraîchiſſoient à volonté. Les habitans ordinairement plus ſenſibles aux beſoins de la vie qu'à une belle défenſe qui les ruine, ne daignerent ſauver ni leur blé ni leur bourſe, ayant plus d'une porte libre & hors d'inſulte. Le Gouverneur que la Renommée célébroit, rioit ſur ſes remparts. Malheureuſement trop Philoſophe il ne croyoit pas à la magie. Qu'arrive-t-il ? Un beau matin les Aſſiégeans, on ne ſçait comment, ſe trouvent dans la Place. Toutes les défenſes étoient charmées, les mines, les canons, les épées & les Soldats qui furent bienheureux de

ce que le charme ne descendit pas jusqu'à leurs pieds. Pour le Gouverneur, il auroit été pris si le charme, un peu plus fort, eut seulement prolongé de six minutes son sommeil plus que létargique. Laissons la guerre, elle détruit les hommes, parlons de ce qui les conserve.

Dans notre Isle la nature fournit aux meres deux sources de lait pour nourrir leurs enfans ; elles s'en font un plaisir comme un devoir. Ici le lait tarit dans les meres trois jours après l'enfantement. Heureusement le maléfice n'a pas encore attaqué les femmes qui habitent la campagne. Si cela arrive, c'en est fait de ce peuple.

Il faut assurément que les femmes de cette Nation ayent déplû à quelque grand Magicien. Dans la santé la plus fleurie, au milieu

de

de la converſation la plus enjouée, qu'il ſurvienne un tiers qu'on n'attendoit pas ; voilà une femme qui n'a plus que des penſées confuſes, qui perd la parole, qui eſt ſuffoquée. On n'appelle pas les Médecins qui ne ſçachant comment traiter cette maladie mortelle, dont on ne meurt pas, ſe contentent de la nommer *Vapeurs*. C'eſt, n'en doute pas, un ſort jetté ſur le ſexe. J'étois l'autre jour dans une maiſon où une femme demandoit à ſon mari quelques toiſes d'un linge percé de mille trous : le marchand qui avoit étalé, en auroit livré cent. Le mari refuſa. Auſſitôt cette infortunée porta la main à ſon front : *Quelle douleur inſupportable !* dit-elle, il fallut la mettre au lit. Je maudis mille fois en moi-même la dureté du mari. Peut-être ce linge qu'elle vouloit placer ſur ſa tête, & autour de ſes bras,

auroit conjuré le fort. On m'affure qu'autrefois, comme dans notre Isle, les femmes avoient de la taille; aujourd'hui elles ont quatorze pieds de circonférence fous deux de busle. Tu connois les proportions, Ben-Jofué, admirerois-tu tant la belle Judith, si elle avoit plus de tour que d'élevation? Mais la nature ici ne se reconnoît plus. La magie a tout bouleverfé. Elles ont une poudre dont les effets font furprenans; les vieilles se rajeunissent, & les jeunes fe vieillissent. Le rouge de la nature, tu le fçais, & tu le vois, a des nuances différentes. Ici c'est un rouge ardent & uniforme qui colore tous les visages. On croit trouver cinquante femmes dans une affemblée, & on n'en voit qu'une.

Il est de jeunes hommes, & quelquefois des vieux qu'on oblige à

porter des talons où eſt imprimée une couche de cette poudre : je ne ſçais quelle influence maligne elle répand ſur eux. Sont-il en voiture? On juge à la rapidité de leurs chevaux qu'ils ont toujours envie de ſe précipiter : on les laiſſeroit faire ſi la vie du peuple étoit en ſureté ſur leur paſſage. Je les croyois d'abord chargés de toutes les affaires de la ville, car ils ſont partout ; on m'aſſure pourtant qu'ils ne ſont rien. On leur voit des pieds ; mais on cherche leur tête. On prétend que leur exiſtence ne paſſe pas leur chauſſure & leurs vêtemens. Tu vois que ce ne ſont que des phantômes qui jouent l'humanité.

Je n'imaginois pas t'écrire une Lettre ſi longue ; mais la magie coule avec mon encre. Parmi nous qu'un Citoyen ait injurié ou frap-

pé ſon frere, ce qui arrive rarement, on le prive de la ſociété, juſqu'au repentir qui arrive toujours; & il rentre dans ſes droits, lorſque l'outragé demande ſa grace. Nous ne nous aviſons pas de penſer que le crime d'un inſolent nous deshonore. Reconnois en tout la force des enchantemens qui gouvernent les François. Ils ſont perſuadés généralement que l'innocent eſt flétri, tandis que le coupable conſerve tout ſon honneur; & pour que l'innocent ſoit lavé, il faut qu'il tue ou qu'il ſoit tué.

Je ne finirois point ſi je voulois te détailler tous les prodiges qui frappent mes yeux chaque jour. La magie aſſaiſonne tout. Les ſpectacles languiroient ſans elle. Le premier où je me ſuis trouvé

montroit un homme qui haïssoit tous les hommes, parce qu'il les croyoit tous faux & méchans. Je fus extrêmement amusé du ridicule qu'il répandoit sur le vice ; j'imagine que les autres s'amusoient aussi, mais il falloit le deviner. Cette piece fut suivie d'une autre en racourci. Tout à coup les Spectateurs crurent de moitié : l'empressement entroit avec eux : j'en pris ma part sans sçavoir pourquoi : la scène s'ouvrit. Parut une jeune Princesse élevée dans un Palais où elle étoit servie & amusée par des Statues : une Magicienne en frappa trois, & aussitôt l'une dansa au son des instrumens dont jouoient les deux autres : on applaudissoit à tout rompre. Pour moi je quittai la place où j'étois moulu.

On me parla d'un autre ſpectacle tranſplanté d'Italie : mais durant quinze jours je ne vis que de la magie ſur l'affiche ? *Le Combat Magique*, *Coraline Magicienne*, *Coraline Eſprit Follet*, *la Sylphide*, *les Métamorphoſes.* Toute la Ville y couroit. Enfin on annonça, *Arlequin Sauvage*, je courus à mon tour dans l'eſpérance de voir du naturel, je ne fus pas trompé. Ce Sauvage reſſembloit aux habitans de notre Iſle : ne connoiſſant que l'égalité, la juſtice, l'humanité & la bonne foi, il étoit bien Sauvage pour ce Pays-ci. Que ne puis-je te rendre toutes les bonnes choſes qu'il débita, & le ſel qui les aſſaiſonnoit ! Mais à qui les diſoit-il ? Au lieu de nous demander de l'argent à la porte, il auroit fallu acheter des Spectateurs. Je crus

pour cette fois avoir évité la magie, lorſque ſubitement le Théâtre parut tout en feu, & à travers l'incendie, je vis ou je crus voir *le Soleil*, *la Lune*, *une Colonade*... Je ne ſçus plus en ce moment ſi j'étois dans une maiſon ou ſur une place publique, à une Comédie ou à une Fête pour une victoire. Je fus aſſez heureux dans mon étourdiſſement pour regagner la porte, & en fuyant, je maudiſſois la magie qui me pourſuivoit par tout.

Le lendemain je crus me ſauver à l'Opéra. C'eſt un troiſiéme Spectacle où les ſentimens ſe chantent & ſe danſent. On me l'avoit donné pour le plus noble des trois. Je m'attendois à voir ſur la ſcène un Roi bien-faiſant, ou un Citoyen aſſez grand pour rendre la liberté,

la vertu & l'abondance à sa patrie. Point du tout, je vis descendre un Génie, habitant de l'air, qui, selon les regles de son empire, maltraitoit tout le bon sens d'ici bas, & fit cent épreuves magiques pour s'assurer d'une Bergere dont je le croyois sûr avant qu'il se mît en frais. A peine pus-je lui pardonner la Magie en faveur de la Musique qui m'arrêta jusqu'à la fin.

Je fis tréve au Théâtre : je m'enfonçai dans ma chambre, & j'empruntai des Livres d'un Militaire qui passoit pour homme d'esprit. *Voulez-vous*, me dit-il, *des Livres courans que tout le monde s'arrache?* Sans doute, lui répondis-je, je veux des meilleurs & des plus nouveaux, afin de connoître le goût présent de la nation. Il m'en livra une douzaine. Quelle fut ma

ſurpriſe ? L'un enſeignoit l'art de faire des garçons : l'autre avec un *Bijou* arrachoit aux femmes le ſecret impénétrable. Un troiſiéme détailloit les malheurs d'un Prince dont la Maîtreſſe étoit en deux : il invoquoit tous les Génies pour reünir la tête au corps. Le quatriéme faiſoit l'hiſtoire d'un autre Prince également amoureux, livré à deux Magiciennes dont l'une bienfaiſante étoit trainée par ſix colombes ; l'autre malfaiſante, par ſix Chats-Huans : je n'eus pas la patience de voir ce qu'elles feroient de leur Eleve. Le cinquiéme déploroit la triſte ſituation d'un jeune époux frappé d'un maléfice dont il ne pouvoit guérir qu'en faiſant avaler au Grand-Prêtre un inſtrument de cuiſine très-diſproportionné avec la bouche humaine.

Le ſixiéme préſentoit un eſprit qui s'incorporoit dans tous les ſophas de la ville ; (ce ſont des lits de jour, tu ne connois que ceux de nuit), & là en accompliſſant ſa pénitence, il enrégiſtroit tous les affronts qu'on faiſoit aux maris. Le ſeptiéme . . . Mais je t'ennuyerois, de la Magie partout. Je rendis la Bibliothéque dès le lendemain. *Ah ! je ſçavois bien que vous les dévoreriez*, me dit mon Militaire. Point du tout, Monſieur, je n'ai fait que parcourir le tout. . . Mais n'auriez-vous rien ſur la Morale, les Arts, le Commerce, la Marine, le Droit public, ſur la nature du Contrat qui a donné un Souverain à la Nation ? *Nos Peres les liſoient*, me dit-il, & il me tourna le dos. Que te dirai-je enfin, on craint tant de laiſſer affoiblir le goût de

la Magie dans cet Empire, que le premier Livre dont on nourrit l'enfance ne montre que des rivieres de lait, des montagnes de ſucre, des palais de diamant, des villes bâties en l'air, & cent choſes plus merveilleuſes que des Sorcieres opérent avec une baguette.

O mon cher Ben-Joſué! que diras-tu en liſant cette Lettre? Me croiras-tu bien en ſureté au milieu de tant de Magie? Je frémis à chaque pas, auſſi je penſe à mon retour. Me préſerve le Ciel de quelque enchantement qui m'arrête! car dans ce pays-ci on ne ſçait ce qu'on eſt, pas même ce qu'on n'eſt pas. Un de leurs Magiciens vient d'annoncer que dans peu les hommes ſeroient changés en femmes, & les femmes en hommes.

Je me flatte pourtant qu'il y aura une exception pour nous qui sommes le Peuple choisi.

A Paris le 23 de la Lune de Casleu, l'an 88 de notre Transmigration.





PLAISIR POUR LE PEUPLE.



E Peuple qui par ſes travaux eſt le ſoutien de l'Etat, n'a-t-il pas droit aux délaſſemens? Auſſi Athènes & Rome lui prodiguoient les Spectacles : Conſtantinople, Iſpahan & Pekin lui payent le même tribut : Londres en fait autant ; Paris reſtera-t-il en ar-

rière ? On s'en apperçoit trop, le seul divertiſſement, que la populace ſe donnoit à ſes frais, tire à ſa fin : le Carnaval n'a plus de maſcarades. N'eſt-il point à craindre que la triſteſſe ne gagne les Halles ? Et ſi le Peuple n'atteint pas aux honneurs, doit-il être privé des amuſemens ? On lui annonce l'incomparable Foki, Philoſophe Chinois, qui lui conſacre ſes merveilleux talens. Les Spectacles qu'il donnera, feront ſans nombre, ſans exemple & ſans intérêt.

I.

Il débuteta par des combats d'ombres : mais qui auront autant de jeu que des réalités. On verra deux armées en préſence, citoyennes du même Etat ; l'une couverte de velours, l'autre de bure : celle-ci tou-

jours courbée vers la terre pour en tirer du pain, celle-là se reposant sur des magasins toujours remplis : mais sans rien perdre de son avidité, car elle disputera à l'autre le peu de pain qui ne sera pas entré dans les dépôts. Alors les lignes s'ébranleront : ardeur égale des deux côtés. Mais comme les bataillons faméliques n'auront pour armes que des hoïaux, des coignées & des faulx, la victoire se décidera pour l'autre parti qui fera tonner une artillerie complette. Et à l'instant les vainqueurs se jetteront sur ce pain de discorde, le mangeront, & par leurs signes feront encore entendre aux vaincus, que ne les pas manger eux-mêmes, c'est leur faire grace.

II.

Il placera ſur deux lignes oppoſées vingt-quatre Elephans dont chacun portera ſur ſa trompe un *Fakir*, c'eſt-à-dire, un Moine Indien. Au premier ſignal ces animaux ſecoueront, ſe jetteront & ſe renvoyeront les Fakirs comme autant de balons. Après une heure de cet exercice, les balotés pouſſés vers un même point, tomberont dans une grande cuve qu'ils rempliront de leur ſueur. Il faut remarquer que ſuivant leurs légendes les Fakirs exhalent tous une odeur ſuave après leur mort, & Foki les rend par anticipation odoriférans pendant leur vie. Ainſi leur ſueur ſera un nouvel élixir aromatique qui ſe débitera *gratis*, & décréditera l'ambre & les parfuns.

III.

A midi, afin qu'il ſoit jour pour tout Paris, il expoſera aux Thuilleries une quantité prodigieuſe de charmantes inutilités plus rares que les Singes, les Perroquets, les Chats d'Angora & les Magots de Saxe : chaque eſpêce étant douée d'une vertu *magnetique*, c'eſt-à-dire, attirant l'or comme l'aiman attire le fer. Sur le champ la fleur des deux Sexes arrachée de l'occupation de la toilette, par la force attractive de ces merveilleuſes raretés, accourra au magaſin, un rouleau de louis dans chaque main. A deux heures tout ſera enlevé, & l'or reſtera pour être diſtribué au Peuple.

IV.

Un jour de grand vent il ſe rendra au Pont Royal, & avec des aîles artificielles il prendra ſon eſſor, traînant après lui vingt Cerfs-volans de 30 pieds de diametre, tous chargés de parchemins lucratifs, que le grand *Lama* Pontife de la Tartarie Mongolienne, a ſcélés de ſon grand ſceau. Du plus grand Cerf-volant pendra un rouleau de chiffres, dont l'interpretation occupa long-tems les Théologiens Tartares. La principale propoſition qu'on en tira fut celle-ci: *Sous peine de la colere céleſte il faut ſe coucher ſur le côté droit.* Ce point de doctrine alluma le flambeau de la diſcorde. Si le même malheur arrivoit ici, Foki ſe flatte de calmer les oppoſans, en ſecouant ſur

eux les parchemins lucratifs, vrais talismans de tranquilité & de silence.

V.

Comme le Peuple est exclu du Théâtre par la raison qu'il lui faut du pain, Foki en sa faveur représentera à la Grêve. Il donnera *Les Ruses de Cartouche*, Comédie à la mode où l'on pleurera ; & pour petite Piéce, il se fera apporter trois mille mots très-tendres sur des morceaux de papier roulés en forme de billets de loterie. Il en tirera deux mille au hazard, & ce sera un Opéra dans le goût de ceux d'aujourd'hui, qui sera chanté en Musique Japonoise. S'il s'apperçoit que le Peuple bâille, il n'exécutera que le premier Acte.

VI.

Il amene avec lui ſoixante Receveurs des tributs du grand Mogol, qui ont deſiré de connoître l'Europe & qu'il engagera à ſe prêter au plaiſir public. Ces habiles Empiriques prétendent que l'or eſt un eſprit univerſel répandu par-tout. Ils en tireront de cent corps où nous n'en ſoupçonnons pas : des alimens, du ſel, des étoffes les plus communes & généralement des mains de tout le monde. Ils prétendent encore, & ils le démontreront, que l'or bien appliqué peut changer les hommes à ne les pas reconnoître, par exemple un ſot en homme d'eſprit, une Bourgeoiſe en Ducheſſe. Ce n'eſt pas-tout, pour prouver juſqu'à quel point l'or eſt ami de

l'homme, ils puiſeront de ce métail fondu dans un grand creuſet, ils en avaleront à diſcretion & beniront le Dieu *Brama* de cette excellente nourriture.

VII.

Il tirera à la place de Vendôme un feu Chinois, c'eſt-à-dire, un feu figuré. On verra jaillir de la ſource du feu des bonnets de Docteur, mais fort petits pour les proportionner aux têtes qui les pourſuivront : quantité de caſques ſur des girouëttes, des batons de commandement qui chercheront des mains, des couronnes qui s'entrechoqueront en petards ſans perdre ou gagner un fleuron, des encenſoirs pour la Cour où l'artifice brillera ſuperieurement. Chaque inſtant amenera du nouveau,

des Livres à milier pouſſés en gerbes, éblouiſſans en étoiles, petillans en fuſées volantes; mais il faudra être prompt au coup d'œil, car ils feront enſevelis auſſi-tôt dans une épaiſſe nuit à l'approche de trois ou quatre volumes du dernier Regne qui jetteront un grand feu & bien plus durable.

VIII.

Il donnera l'expérience des *Veſſies malabares* : ce ſont dix beautés de la Cour du *Samorin*, qui les ont gonflées de leur ſouffle : ces Veſſies ont la vertu de donner une maladie prétieuſe qui diſtingue les Sultanes en Orient. Il invitera les Dames de Paris à préſenter leur bouche au tuyau placé à l'orifice ; & par le moyen d'une clef mobile, on leur inſpirera de

cet air de Cour un quart, un tiers, une moitié à volonté. C'eſt alors qu'on verra des changemens de couleurs, des baillemens, des attitudes violentes, des ſuffocations. On verra des vaporeuſes incertaines entre le ris & les pleurs, & s'aquiter des deux tout à la fois. On avertit les Bourgeoiſes de reſpirer une doze plus forte, afin d'aider le peu de diſpoſition qu'elles ont aux vapeurs ; on leur apprendra même à les placer. Il ſera libre aux jeunes Seigneurs, & à tous ceux qui viſent au titre d'agréables, de participer à la diſtribution.

IX.

Il établira ſur le Pont-neuf une balance dont le point fixe ſera à la hauteur de cent pieds, la lon-

gueur des rayons de cinquante, & les baſſins ſeront en équilibre à dix toiſes audeſſus de l'eau. Il placera d'un côté la bourſe d'un plaideur opulent ; de l'autre le ſac d'un plaideur indigent. Ce ſecond poids ſera emporté par le premier avec une rapidité ſurprenante. A l'inſtant même une fléche tirée par Foki abattra le point fixe de la balance ; & les deux poids tombant dans la Seine flotteront à la ſurface. Dans une Ville de la Chine traverſée par un grand fleuve où Foki fit cette expérience, dix Mandarins des Tribunaux n'héſiterent pas à ſe jetter du pont dans le fleuve pour repêcher la Juſtice. En cas que les Mandarins François ne faſſent pas de même, il ſe charge de la commiſſion.

X.

Il fera l'essai de la poudre rétroactive jettée au vent. Quiconque en aura respiré (& personne ne pourra s'en défendre, tant son action est subtile) oubliera sa fortune présente pour ne se souvenir que de son état passé, & agir en conséquence. On verra dans cette ivresse de mémoire un Traitant grimper derriere son carosse malgré les remontrances de son Laquais ; un Monseigneur en mître embrasser un Ouvrier du second Ordre. Que ne verra-t-on pas ? Personne ne s'oubliera ce jour là, pas même les Nobles de la veille.

X I.

Il fera voir des Vampirs dont il a vérifié l'Histoire en traversant

la Hongrie. Il en expoſera deux douzaines, hommes & femmes ; d'abord ſans vie tels qu'ils ſont, mais avec des couleurs fraîches ſemblables à celles du ſommeil. On les gardera à vue : mais cette garde ne les empêchera pas de ſucer inviſiblement les vivans, bien entendu qu'un ſexe ſucera l'autre) & de reſſuſciter le quinziéme jour. Les Vampirs femelles reſſuſciteront ſix heures plutôt : ce ſera la langue qui donnera le premier ſigne de vie, & l'on connoîtra par les prémices de leurs gouts quelle eſpece de vivans elles auront ſucé. L'une comptera des ſacs d'argent, & riant juſqu'aux oreilles jettera ſur ſes Compagnes un regard de protection. L'autre une bourſe vuide à la main demandera des Coureurs, des Pages, des bijoux, des meubles au par-

fait, & voudra jouer cent mille écus ſur ſa parole. Une troiſiéme en mangeant des épices renvoyera d'un ton ſententieux les Spectateurs à la huitaine. Celle-ci rimant en Dieu, dira qu'elle ne connoît qu'un genre de mérite : ne pas craindre le feu. Celle-là d'une main montrera le Ciel, & de l'autre fouillera dans la poche d'un bon croyant. Pour les Vampirs mâles qui reprendront la vie il ſera difficile de diſcerner quelle eſpéce de femmes ils auront ſucé, parce qu'ils ſeront ſi changeans dans leurs gouts, dans leurs idées, dans leurs propos, dans la façon de monter leurs viſages ; qu'on croira qu'un ſeul aura ſucé toutes les femmes, ou que tous n'en auront ſucé qu'une.

XII.

Pour bannir les ſoupçons injurieux à la foi conjugale, ou pour les éclaircir ; il expoſera ſur la Place des Victoires une glace de cinquante pieds de diamettre où les maris verront leurs femmes avec une aigrette blanche ſi elles ont été fidéles. Sinon l'aigrette ſera jaune, ou plutôt les aigrettes, car elles égaleront le nombre des infidélités. Foki previent les maris que pour voir nettement, il faut qu'ils ayent été fidèles eux mêmes. Pour le Public déſinterreſſé il verra tout ſans condition : Foki avertit encore que s'il eſt des maris qui craignent l'expérience ſolemnelle, il les ſatisfera dans le particulier en leur diſtribuant des portions de la grande glace, avec deux ſifflets :

mais avec cette autre clauſe que ſi jamais ils viennent à publier le ſecret de leurs moitiés, la glace à l'inſtant ſe briſera, & il ne leur reſtera que les ſifflets.

XIII.

Foki perſuadé que la France n'avoit point encore vû *d'Antropophages*, vouloit en preſenter dans l'exercice de leur barbarie; des *Cannibales* diſtingués dans leur patrie qui auroient mangé de la chair humaine, proportionément à leur degré d'élevation, le Capitaine plus que le Lieutenant, & le Général beaucoup plus que le Capitaine; mais depuis qu'il a entendu dire qu'icy comme là, les forts mangent les foibles, les grands mangent les petits, il s'eſt détaché de cette idée pour ne donner que du neuf, ſurtout à des François.

Ce n'eſt là qu'une foible ébauche, des talens de Foki. Au reſte trop ſincére pour déguiſer ſon amour propre, il déclare hautement qu'il ambitionne l'affluence des Spectateurs & leurs applaudiſſemens : mais il veut ne les devoir qu'à ſon mérite. Il n'ira ni à ces tribunaux de dèsœuvrement qui ſe ſont mis en poſſeſſion de tiranniſer le goût, ni aux toilettes des beautés célébres quêter des Prôneurs. En s'occupant pour le Peuple, il travaille pour la portion du Public la plus véridique & qui dit le plus bruſquement ce qu'elle penſe.





LETTRE A UN GRAND.



ONSEIGNEUR,

Oubliez-vous que vous êtes né Grand ? On vous a bercé de cette importante vérité ; & vous la met-

tiez à profit vis-à-vis de vos Précepteurs, encore bien plus vis-à-vis du monde, lorſque vous y fites votre entrée. Qu'êtes-vous devenu ? Il ne tient pas à vos procédés qu'un Bourgeois ne ſe croye pétri du même limon que vous. On dit que les années changent les hommes ; ce n'eſt pas ſur l'article de la *Nobleſſe* : mais quand cela feroit, eſt-ce à vingt-cinq ans qu'on oublie la fleur de ſon exiſtence? Malgré votre peu de mémoire, vous êtes toujours Grand : mais apprenez à l'être.

D'abord vous n'eſtimez pas aſſez votre Naiſſance. Voyez le cas que es autres en font : cet empreſſement qu'on a de prévenir votre réveil pour vous faire ſa cour, ce ſilence juſqu'à ce que vous permettiez d'avoir une langue, cet encens toujours allumé, ces Gentilshommes qui brig ent pour leurs enfans

l'honneur de vous ſervir à table, & pour eux celui de gouverner vos chevaux, ces vœux des Académies pour ſe décorer de votre Nom, ce titre même de *Monſeigneur* qui marque une élévation à perte de vûe : s'il vous plaiſoit de prendre femme (& ne devriez-vous pas à votre âge en avoir déja répudié une?) Je ſçais telle qu'on vous offriroit avec une fortune prodigieuſe; le Père a peſé votre alliance & ſe croît trop heureux ſi vous daignés, en acceptant ſes tréſors, faire le malheur de ſa Fille. Tout reſſent l'impreſſion de votre Grandeur : les Loix, ſi vous le vouliez, plieroient ſous elle; la Religion même fait les ménagemens qu'elle vous doit, votre Paſteur aimeroit mieux vous gagner à Dieu que de ſauver cent Artiſans.

Mais de quel œil voyez-vous

tous ces hommages ? On ſe relâchera ; je vous en avertis. La Gazette vous néglige déja : vous eûtes derniérement un accès de fiévre, elle a oublié d'en inſtruire le Royaume. Si nous voulons que les autres ſentent ce qui nous eſt dû, il faut en être pénétré nous-même. On ne vous entend jamais dire *un Homme comme moi* ! jamais vous ne nommez vos Ancêtres ; ou ſi on vous met ſur la voye à ne pouvoir échapper, vous rappellez uniquement celui qui étoit *né de lui-même* (*). Je crains que vous ne nous diſiez quelque jour que vous euſſiez envié ſa place : ne ſentez-vous pas que vous valez mieux que lui, puiſque vous êtes de tant de ſiècles plus noble ? Il

(*) C'eſt un mot de Tibere ſur Curtius-Rufus, qui étoit le Chef & l'Auteur de ſa Nobleſſe. *Tacit. Annal. L.* 11.

commença votre Noblesse, & vous le citez par préférence ! Voilà une reconnoissance bien mal-adroite ; c'est convenir d'avoir commencé. On doit se perdre dans une Maison aussi grande que la vôtre ; & si vous pouviez y faire entrer *Pharamond*, il faudroit vous réserver encore des antiquités plus reculées & plus ténébreuses.

Que vous êtes éloigné de cette émulation attachée à votre rang ! Vous souffrez paisiblement que le premier Baron François ait porté un autre nom que le vôtre. Comment reçûtes-vous ce Généalogiste qui vouloit vous trouver un Ayeul dans la Cour de *Charlemagne* ? Il vous quitta fort mécontent, en vous laissant à la troisiéme Race ; & ce Faiseur de Livres qui dans une Epître Dédicatoire prodiguoit les superlatifs sur la noblesse de votre

Sang & ſur votre goût pour les talens? Vous rayâtes l'article du *Sang*. N'eſt-ce pas rejetter le Diamant pour prendre le *Stras*?

Ce n'eſt pas tout d'avoir une belle origine, il faut ſçavoir l'afficher. On a fort bien fait de graver votre Nom ſur votre Hôtel: les dedans n'en diſent mot. Il y a trois ans qu'on y voit les mêmes meubles. Vos Porcelaines reſſemblent à mille autres. Vos Vernis ſont du ſecond ordre. Je connois des Commis qui ne troqueroient pas leurs Luſtres pour les vôtres. Vous n'avez que quatre Valets de chambre qui ne ſont pas mieux mis que des Gentilshommes de Province un peu étoffez. Vous devriez du moins leur apprendre qu'il n'eſt pas jour à huit heures: on vous annonce un homme venu à pied; il entre auſſitôt, vous faites

pis, vous lui parlez : il ne s'attendoit qu'à vous voir habiller. Et à table, comment y êtes-vous ? On en eſt au ſecond Service, & on ne vous a pas encore loué ! Auſſi quels ſont vos Convives ? Des Eſprits géométriques qui appliquent la régle & le compas aux louanges ; au lieu de vous pourvoir de ces complaiſans déliés, alertes, dont les yeux perçans voyent tout ; faiſiſſent tout dans la Grandeur. Vous décideriez à votre aiſe : c'eſt ce que vous ne faites preſque jamais. Avez-vous oublié le privilège de votre ſphère, *de ſçavoir tout ſans avoir rien appris.* Eh quoi ! en vous mettant ainſi au niveau des autres, ſavez-vous ce qui arrivera ? Vous aurez propoſé votre ſentiment, on oſera vous contredire. N'eſt-ce pas vous manquer ?

Cependant on parle de vous

dans le Public ; beaucoup moins que de vos égaux dont le moins brillant vous éclipse. On ne vous cite ni pour la beauté des Equipages, ni pour la richesse des habits, ni pour ces magnifiques fantaisies qui caractérisent la haute naissance. Mais on plaisante sur je ne sais quelle prudence qui sent la roture..... Est-il bien vrai que vous avez les yeux ouverts sur vos revenus & sur votre dépense ? Comment voulez-vous que vos gens montent aux Sous-Fermes pour vous faire honneur ? Est-il bien vrai que vous vous arrangez, vous qui êtes né pour une belle profusion ? On ajoute que vous n'achetez plus sur votre nom ; que le Marchand ne vous vend qu'au prix courant comme à votre Suisse ; que ces gens de ressource à 20 pour 100. qui font tant d'affaires avec

vos pareils, n'en font aucune avec vous. Eh ! mais, .. d'une grande maiſon vous en ferez une bonne, & on nous donnera la Comédie *du Seigneur Bourgeois*. Chaque état a un ton de Maiſon.

Mais les *airs* .... Quel eſt le François qui ne les connoît pas ? Les petits airs, les grands airs. Ce ſont les grands ſans doute qui vous conviennent. Pourquoi ne leur convenez-vous pas ? Vous répondez aux Lettres, & votre écriture eſt liſible ! Vous vous guérites dernierement d'une indigeſtion ſans appeller les héros de la Faculté, ſans allarmer la Ville ! Vous jouez, mais votre jeu n'eſt pas ruineux ! Vous avez un très-grand Hôtel, mais vous n'avez point de *Petite Maiſon !* Faudra-t'il que ce Financier qui fut Ordonnateur des plats chez Monſeigneur votre Pere,

vous prête la ſienne? Ignorez-vous ce que c'eſt qu'un Cocher fougueux qui vous meneroit ventre à terre? Vous n'avez encore écraſé perſonne! Au contraire on vous a vû ſuſpendre votre courſe pour calmer une diſpute à coups de poing. Seriez-vous venu à bout de vous perſuader que le Peuple eſt compoſe d'*hommes*? Pourquoi vous voit-on ſi peu où vous ſeriez ſi bien! De dix plaiſirs bruyans qu'on vous propoſé, *Bals*, *Piéces nouvelles*, vous en refuſez cinq, comme ſi ce n'étoit pas une obligation de votre rang d'avoir toujours l'air de s'amuſer au ſein même de l'ennui. Qu'à l'Opéra une Actrice ſe ſurpaſſe, vous vous en tenez à l'applaudiſſement : devez-vous croire que ces Sirènes ne chantent que pour chanter? Ce Marquis votre ami, ami comme vous en avez en-

tre vous, eſt fatigué de celle qu'il protége : mais il la garde par air, comme il fait la guerre par air. Ces airs ſont plus importans que vous ne penſez ; il en eſt un ſur-tout qui doit ſe lever & ſe coucher avec vous, c'eſt l'air de protection ; il va mieux à la Grandeur que la protection même.

Il faut le porter dans vos Terres : mais c'eſt où vous êtes encore moins Grand. Ces Forçats de l'humanité qui ont l'honneur de labourer vos Domaines, trouvent un accès facile à votre Château ; ils ſe familiariſent au point de vous nommer *notre bon Maître*, & quelquefois vous deſcendez dans certains détails juſqu'à marier leurs filles & terminer leurs procès. *Monſeigneur l'Intendant* leur paroît bien plus Grand, & ils ne vous croyent pas fils de feu Monſieur votre Pere.

Croyez-moi. Quand on ſe laiſſe tant approcher, on donne de l'inſolence aux Petits ; & je m'apperçois que je tombe moi-même dans le cas : Si vous étiez toujours environné de la ſplendeur de votre origine, j'étoufferois toutes ces vérités. J'en ai d'autres dont mon cœur veut ſe ſoulager.

Vous avez pris le parti des armes. N'étiez-vous pas déja aſſez grand ſans avoir de chemin à faire ? Votre début fut charmant : Vous voyez que je ſuis juſte ; vos Mulets, vos Fourgons portoient les commodités & le luxe de Paris au milieu du Camp. Votre Table étoit la premiere en délicateſſe, votre Jeu l'emportoit ſur tout autre, & le ſoir vous vous délaſſiez à la Comédie. Les Villes de Flandre ſe ſouviendront long-tems des Bals que vous leur avez donnés. Bon tout cela ! à

merveille tout cela ! vous vous souveniez alors de votre Naissance. Voilà de la Grandeur.

Que vous avez baissé à votre derniere Campagne ! Si c'est votre étoile de diminuer avec l'âge, bientôt vous ne ferez plus de sensation. Vous étiez sur le point de partir, & à peine aviez-vous ordonné le nécessaire ! Vos Gens vous crurent distrait : ils vous firent cent représentations pour votre gloire, toutes fort inutiles ; & si une honte bien placée ne vous eût retenu, vous auriez couru *à franc-étrier*. Cela étoit bon du tems d'Henri IV.

Deviez-vous répèter pour votre honneur cette Cassette que vous perdîtes à l'entrée du Camp ? Est-il vrai qu'elle étoit remplie de Plans, de Cartes Topographiques, d'Instrumens de Géométrie, de Livres

Militaires? Il y eut des paris qu'elle appartenoit à quelque Subalterne. Qu'alliez-vous faire à tous les travaux de l'Armée, aux Lignes, aux Tranchées, aux Batteries, questionnant, crayonnant? Vous ambitionniez apparemment la premiere place vacante dans le *Génie* : c'est ce que disoient de bons Juges; ceux qui figuroient le plus. Ignorez-vous donc que la Nature forme dans un Grand, un Général achevé, tandis qu'elle laisse aux autres la peine de se former eux mêmes, comme ont fait *Vauban*, *Catinat* & *Valiére*. Allez-vous m'objecter *Turenne*? C'étoit un Grand d'une espéce singuliere & hors d'œuvre.

Enfin la Paix s'est conclue. Je m'attendois à vous voir reprendre votre Grandeur dans la Capitale.

Point du tout, vous allez voyager. Eſt-ce une mode que vous voulez amener ? & pourquoi voyager ? Pour connoître, dites-vous, le fort & le foible des Nations, qui après la nôtre méritent quelque attention. Il m'eſt revenu qu'à la faveur de l'*incognito* vous ne fréquentiez que les Manufactures, les Chantiers, les Atteliers, les Arſenaux, les Cabinets curieux; que certains Commerçans & Artiſtes vous faiſoient l'honneur d'aller dîner avec vous. C'eſt voyager en *véritable Allemand.* Un François qui voyage pour *apprendre*, fait tort à ſa Patrie; il ne doit ſe montrer aux Etrangers que pour leur *enſeigner* notre politeſſe & nos modes. Mais qu'avez-vous appris? Me pardonnerez-vous une ſurpriſe que j'ai faite dans votre porte-feuille? J'y

aî lû des projets de nouvelles Manufactures, des moyens d'étendre le Commerce, de rendre la Terre plus féconde, de proportionner le luxe & la circulation des eſpèces aux beſoins d'un Etat. Que ſçais-je ? Un ſyſtême où les riches ne verroient plus de pauvres. Que vous importe tout cela ? Pourvû que vous repréſentiez, & que partout on vous ouvre les deux battans.

Ce voyage vous a jetté à cent lieues de vous-même. Vous vous êtes coeffé de la qualité de *Citoyen* : ce titre eſt bien commun. *La Guerre*, dites-vous, *n'eſt qu'une fermentation paſſagere : le Roi la fait bien & ne l'aime pas, s'il lui plaiſoit de perpétuer la Paix, je deviendrois inutile.* Inutile ! ... Effacez, ſi vous le pouvez, les Milords de la Finance,

dépenſez plus qu'eux, employez tous les Ouvriers & les Marchands que vous payerez à loiſir, ſoyez Très-Grand, & vous ſerez très-utile.

Mais, ajoûtez-vous, *l'Amour de la Patrie n'exige-t-il pas quelque choſe de plus que de la repréſentation?* L'Amour de la Patrie & la Patrie elle-même..... Voilà de vieux mots, de vieilles idées des Grecs & des Romains qu'il faut reléguer à *Bâle*, à *Amſterdam* ou à *Londres*.

Les Livres vous ont gâté auſſi-bien que les Voyages. Vous avez lû que les Grands de Rome & d'Athènes ſervoient autant la République par les talens & les vertus, que par les armes : la plume, la parole, l'adminiſtration du tréſor public, la négotiation, tout leur alloit. Vous

avez lû qu'ils étoient modérés dans leurs maiſons & prodigues pour le bien commun ; qu'ils payoient les dettes des pauvres, qu'il dotoient les filles, qu'ils faiſoient des largeſſes au Peuple pour ſoulager le poids du travail & de l'inégalité ; & qu'il leur arrivoit de finir par teſter en ſa faveur ; tout cela eſt bon dans *Herodote*, *Plutarque*, *Tite-Live*, Bouquins, abandonnés aux Colléges. Liſez le *Nobiliaire du Pére Anſelme*, voilà votre vrai Livre. Vous y trouverez les Armoiries, les Titres, les Dignités, les Illuſtrations, qui font la grandeur.

Envain la chercherez-vous ailleurs. Le dernier régne a vû des Philoſophes qui ont appris à penſer à la Nation, des Poëtes, des Orateurs qui ont élevé ſes ſentimens & corrigé ſes vices ; des Hiſtoriens

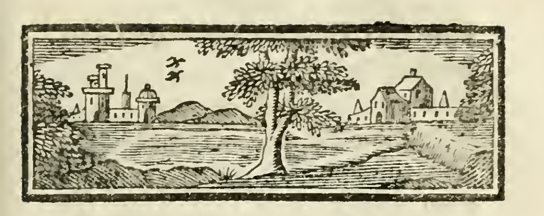
Historiens qui lui ont présenté les causes de son élévation ou les pronostics de sa chute, un génie hardi qui a joint les deux Mers pour la mettre à portée de tout, des Magistrats qui ont assuré son répos intérieur en fixant la Jurisprudence. Tout cela a-t'il fait des Grands dans l'Etat? Ils n'avoient point d'Ayeux.

Tenez-vous en donc au mérite de la Naissance : c'est le centre où se réunissent tous les rayons de lumiere. Ou si enfin vous êtes si amoureux de vertus, tâtez-vous le pouls, elles circulent avec votre sang ; elles ont passé de vos Ayeux à vous ; ce sont les vôtres & vous ne sçauriez les étouffer ni les perdre. Telle est *la force du naturel*, comme on nous la démontré en plein Théâtre. Vous n'avez qu'une seule chose à faire, & le Public

une ſeule à dire : *il vit en grand Seigneur*. Si vous le faites j'ai l'honneur d'être *avec un très-profond reſpect*, ſinon, *avec une amitié cordiale*,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur...



DÉCOUVERTE
DE
L'ISLE
FRIVOLE.



'Amiral Anſon vient de donner au Public l'Hiſtoire intéreſſante de ſon voyage au tour du monde : mais pourquoi a-t-il voulu nous dérober la connoiſſance d'une Iſle que la nature a formée pour nous comme

pour lui? Eſt-ce à cauſe du ſingulier qu'elle offre par tout? Un Anglois craindroit-il de dire le vrai, lorſqu'il n'eſt pas vraiſemblable? Un François doit oſer d'avantage. Peut-être a-t-il eu une autre raiſon, une raiſon d'Etat; car dans ſon Manuſcrit, je trouve cette apoſtille : » J'ai fait jurer toute » l'Eſcadre par la ſacrée liberté » du Peuple Anglois de ſe taire, » *upon the Frivolous Iſland*, c'eſt- » à-dire, ſur l'Iſle Frivole «, & moi je jure, par la ſoumiſſion françoiſe, de parler. On verra qui, de l'Eſcadre ou de moi, gardera mieux ſon ſerment.

Il importe peu au Public de ſavoir comment le Manuſcrit eſt tombé dans mes mains : Je trahirois, en le diſant, celui qui a trahi l'Amiral. L'objet interreſſant eſt une traduction fidéle, je m'y engage.

L'Amiral Anſon, après avoir doublé le Cap *Horn* avec tous les dangers de la mer la plus orageuſe, & du climat le plus terrible, après ſept ſemaines de nouvelles tempêtes qui l'avoient ſéparé de la moitié de ſon Eſcadre, endommagé dans ſes voiles, dans ſes mâts, & dans tous ſes agrêts, occupé ſans ceſſe à fermer des voyes d'eau qui s'ouvroient d'un jour à l'autre ; réduit à trois vaiſſeaux infectés généralement du ſcorbut, ayant jetté plus de morts dans la mer, qu'il ne lui reſtoit de malades, & il lui en reſtoit encore trop pour les proviſions qu'il avoit. L'Amiral en cet état projettoit encore d'enlever à l'Eſpagne ſes meilleures Places en Amérique, ou du moins ſes Tréſors.

Jamais on n'eut plus beſoin d'un lieu de rafraîchiſſement. Il cher-

choit l'Isle de *Juan Fernandez* entre le 34, & 35, degré de latitude méridionale. Un vent impétueux qui souffloit du Nord le repoussa vers le 45, dans cet espace immense de l'Océan, où l'on ne soupçonoit aucune terre. Le pain étoit compté, l'eau étoit mesurée, encore deux jours, il falloit mourir de faim ou de soif. On alloit sans savoir où, l'orsqu'un Matelot cria *terre*. Toute terre est bonne à qui va périr : celle qu'on découvroit étoit à 16 lieues sud-Ouest. Cet espace fut bientôt parcouru, & le vent s'adoucissant près du terme, ils entrerent la sonde à la main dans une baye au Nord de l'Isle, où ils jettérent l'ancre. On se dépêcha de mettre à terre, on dressa des tentes pour les malades. Un bois qui bordoit la baye en amphithéâtre, offroit certains Ar-

bres chargés de fruits qui ressembloient assez à nos Pêches, fruits tardifs, car c'étoit l'hyver de ce climat. On se jetta dessus; mais on s'apperçut bientôt qu'on ne se nourrissoit pas. Ces fruits si beaux, si colorés ne renfermoient qu'une substance légere, ou plûtôt une image de substance qui laissoit le même besoin : s'il y avoit à gagner, c'étoit de diminuer l'ardeur de la soif. Les Arbres participoient à la légéreté du fruit. Un Matelot en saisit un pour gagner un talus élevé; l'arbre cédant le Matelot roula, & s'accrochant à un autre arbre pendant sa chute, ce dernier fut déraciné comme le premier. L'Amiral ne perdit point de tems pour chercher de l'eau douce, & des nourritures plus solides : il prend avec lui dix hommes parmi les moins malades, il marche à leur

tête, & perce dans les terres. Les premiers habitans qui ſe préſenterent, furent des Tigres : ces fiers animaux, avant que d'être apperçus, ſe jetterent ſur la troupe ; mais leurs griffes & leurs dents n'étoient qu'un cartilage fléxible, plus fait pour orner, que pour bleſſer : ce ne fut qu'un jeu. Après quatre heures de marche à travers la Forêt, nos braves entrérent dans une plaine couvere d'arbriſſeaux chargés de fleurs & de fruits. A cet aſpect ils ne ſçurent plus ſi c'étoit l'hyver ou l'été de l'Iſle. Le doute ne fut pas long. Si les fruits qu'ils avoient trouvés au bord de la baye, nourriſſoient peu, ceux-ci ne pouvoient pas même ſe manger, pures efflореſcences chimiques. Le limon végétal s'étant épuiſé pendans l'été en productions réelles, réelles à la façon du pays, ce li-

mon qui contient ſans doute beaucoup de ſels & de parties métalliques, produit en hyver *ces Arbres de Diane & de Mars, ces grapes de raiſin*, & autres fruits que nous formons dans nos Laboratoires avec du mercure, du ſel ammoniac, des métaux & de l'eſprit de nitre. Les oiſeaux venoient bêqueter ces végétations trompeuſes, & ſembloient ſe fâcher contre la charlatanerie de la nature : ils étoient trompeurs eux-mêmes : la plûpart avec le volume de nos Faiſans, n'avoient que le gozier aigu de nos Serins ; & pour entendre les Serins de l'Iſle, il faudroit des tympans plus ſenſibles que les tympans Européens.

En avançant dans la plaine ils virent des chevaux attachés à des arbres, des hommes qui jouoient de divers inſtrumens, & des fem-

mes qui un soufflet à la main, faisoient voler la poussiére. C'étoit leur façon de labourer la terre, terre aussi légere que la fleur de farine : le vent du soufflet traçoit les sillons, & les hommes semoient. A la vûe des étrangers tout prit la fuite, il ne resta que les chevaux : ressource utile s'ils avoient pû porter leur cavalier, ils pliérent sous le faix. Il fallut suivre à pié les traces des timides Laboureurs. Leur habitation n'étoit pas éloignée, l'allarme y avoit été répandue, ils se présenterent en grand nombre, armés d'arcs & de faux pour en défendre l'entrée. La prudence de l'Amiral ne s'endormit pas. Il convenoit de fléchir l'ennemi plûtôt que de le vaincre : il s'arrêta à la portée de l'arc, & fit poser les armes à sa troupe, les bras étendus vers les combat-

tans. La nature eſt entendue par tout : les femmes qui étoient en ſeconde ligne ſe détacherent, & vinrent à nos Voyageurs en danſant. La faim danſe bien mal, il fallut pourrant ſe prêter à la belle humeur des Danſeuſes, qui les menerent à leurs maris ſans rompre la meſure.

On entra dans l'habitation ; on devina leurs beſoins par leurs ſignes, on leur ſervit du pain & des viandes : leurs hôtes furent très ſurpris de les voir manger ce qui auroit raſſaſié trente Inſulaires : mais ils l'étoient bien plus eux-mêmes de ſentir encore une faim dévorante. Le pain avoit la légereté de nos oublies, & la viande peu compacte étoit preſque ſans conſiſtance ; un mouton égal en volume aux nôtres, ne peſoit que dix livres. Ce qu'ils trouverent de plus réel,

ce fut l'eau. L'idée du vin ne se présentoit pas à eux ; on leur en offrit pourtant ; c'étoit une liqueur mousseuse, ou pour parler exactement de la mousse toute pure, qui ne faisoit qu'une illusion agréable. Tant de Phénoménes embarassoient l'Amiral : mais ce n'étoit pas là le moment d'exercer sa Physique. Il étoit question de reprendre des forces. On suppléa à la qualité des alimens par la quantité, & on convint enfin qu'on avoit mangé.

L'Amiral n'attendit pas la fin de sa digestion pour penser à ses *fréres* (c'est une expression que la bonne compagnie ne passe qu'aux Prédicateurs, mais elle est de lui) tandis qu'il cherchoit à se faire entendre aux honnêtes Insulaires, il fut interrompu par deux hommes armés qui n'avoient pas l'air si obli-

geant. C'étoit deux Exacteurs des Tributs, qui faisoient respecter le Souverain : ils entraînoient un habitant du lieu, chargé d'un fardeau ; une jeune femme suivoit toute en pleurs, on lui enlevoit son mari & son lit : les Exacteurs lui rendirent un colier de verre ; elle essuya ses larmes & chanta. Après cette courte distraction l'Amiral reprit les signes qu'il avoit commencés ; il s'avisa de ranger onze pierres sur la même ligne en se désignant lui & sa petite troupe ; après il en ajouta trois cent pour représenter tous les hommes de l'Escadre en montrant le côté de l'Isle où s'étoit fait le débarquement, il fut compris. Mais comment tirer d'une petite habitation de quoi les nourrir ? Un vieillard le prit par la main, & le conduisit à un point de vûe d'où il dé-

couvrit une Ville maritime qui lui parut aussi grande que Londres. Il en prit le chemin sur le champ, la marche ne fut pas longue; il y avoit une nombreuse garde à la porte où ils furent arrêtés.

C'est une Loi dans la Capitale de l'Isle Frivole de n'y recevoir aucun étranger que sur la preuve de quelque talent utile, dont le Gouverneur lui-même fait l'examen. Il se présenta accompagné d'une troupe de Pantomimes, qui l'empêchoient de s'ennuyer dans l'exercice de son ministére.

Qui êtes-vous? Leur demanda-t-il en les regardant en pitié. L'Amiral fut bien surpris de s'entendre questionner dans une Langue qu'il savoit, en Langue Françoise. » Nous » sommes Sujets, répondit-il, du » plus grand Monarque de l'Euro» pe «; *Il faut*, reprit le Gouver-

neur, *que votre Europe ſoit bien pauvre; ce n'eſt pas la premiere fois qu'elle nous envoye des hommes qui ne ſont vêtus que juſqu'aux genoux, & mal vêtus. Par la lumière! ſi mes gens étoient en auſſi mauvais ordre, on me chaſſeroit de ma place : Mais que demandez-vous?* » D'entrer dans vo-
» tre Port pour nous radouber, &
» nous rafraîchir «. *Quels ſont vos talens pour être admis dans la Ville de l'Eſprit?* » J'ai à bord, dit l'A-
» miral, des Conſtructeurs qui ſa-
» vent doubler le Mouvement d'un
» Vaiſſeau par la coupe; on ſe mit
» à rire. Des Ouvriers en Mines à
» qui la terre ne ſauroit dérober
» ſes Tréſors : on rit encore plus.
» Des Chirurgiens qui pénétrent
» l'intérieur du Corps humain,
» comme vous voyez la ſurface » :
on éclata à ne plus s'entendre.

L'Amiral ſe recueillant un peu;

imagina que pour mettre les Rieurs de ſon côté, il falloit citer quelques talens ſupérieurs, & plus ſcientifiques. Il avoit ſur l'Eſcadre des Savans qui avoient quitté les délices de Londres pour conſtater la figure de la terre, & fixer les longitudes.
» Nation ſage & éclairée, reprit-il,
» j'ai auſſi ſur mes Vaiſſeaux des
» Géographes qui connoiſſent la
» Terre, comme vous connoiſſez
» votre Ville ; des Phyſiciens pour
» qui la Nature n'a point de ſecret ;
» des Mathématiciens qui ſavent
» meſurer, peſer, nombrer toute
» la Création : & moi, qui vous
» parle, je puis, ſans quitter cette
» place, vous dire par la Trigo-
» nométrie la hauteur de cette Tour
» que j'apperçois à deux mille pas «.
On étoit las de rire ; le mépris ſuccéda ; le Gouverneur tourna le dos, & la barrière ſe refermoit. *Mylord*,

lui dit un curieux de la foule en mauvais Anglois, *laiſſez-là tous ces grands talens qui ne vous ouvriront jamais le plus petit guichet. J'ai été reçu dans cette Ville, & j'y ai fait ma fortune en chantant.* » Sublime » Gouverneur, s'écria l'Amiral, » Génie lumineux, comment ou- » bliois-je de vous dire que notre » Nation excelle en Danſe, en » Muſique & en Cuiſine! « Le Gouverneur revint ſur ſes pas, on battit des mains. Richard Walter, Chapelain du *Centurion*, tira une Flutte traverſiere, inſtrument inconnu aux Frivolites; il en joua, & nos Marins, ſans excepter l'Amiral, danſerent une Matelote qui fit tomber pour un mois toutes les danſes de la Ville. Il y auroit eu cent portes, on les eut ouvertes. Cependant les Gardes de la Barrière retarderent l'entrée pour quel-

ques minutes : ils fouillerent les étrangers pour ſavoir s'ils ne portoient rien qui fût ſujet aux droits. Ils trouverent dans la poche de l'Amiral un Etui de Mathématique, qui ne reſſembloit pas à ceux de l'Iſle, il fut confiſqué en attendant les pourſuites ultérieures.

Enfin le Gouverneur ſe mit en mouvement, & nos Anglois ſuivirent. Ils ne s'attendoient pas, chemin faiſant, à voir rouler des Equipages dans le goût de Paris & de Londres. La marche ſe termina à un Palais immenſe : c'étoit celui de l'Empereur. Il y a douze cours à traverſer avant que de pénétrer à ſes appartemens. Ces cours ſont environnées de bâtimens avec des boutiques. Là, outre les Officiers du Monarque, ſont logés dix illuſtres de tous les Métiers, qu'on juge les plus néceſſaires à l'Etat.

Les Brodeurs, les Verniſſeurs, les Bijoutiers, les Marchands d'Odeurs, les Fabriquans d'Etrennes, les Ouvriers en Luſtres, les Compoſiteurs de Deſſerts figurés, les Inventeurs & les Contrôleurs de Modes, les Peintres pour les Voitures de ville, les Maîtres à Danſer, & les Faiſeurs de Romans qui ſont obligés en commun, & ſolidairement d'en donner un chaque ſemaine.

On arriva enfin aux Appartemens de l'Empereur. Sa Toute-Elégance (c'eſt le titre qu'on lui donne) y délibéroit avec ſes Miniſtres ſur une propoſition qui tenoit toute la Ville en ſuſpens. Il s'agiſſoit de décider ſi on logeroit les Evantailliſtes à la Cour. On agitoit vivement la queſtion. Mais il parut encore plus important pour le moment de voir les Etrangers qui furent introduits. Il falut donner en

préſence du Conſeil de nouvelles preuves des talens dont le Gouverneur avoit fait le rapport. Richard Walter avec ſa Flutte, tâcha de ſe ſurpaſſer, & les Danſeurs à l'envi. Mais le talent de la cuiſine que l'Amiral avoit jetté en avant, n'étoit pas encore éprouvé. Il exécuta avec ſon Cuiſinier, qui heureuſement étoit de la troupe, un *Pouding* quinteſſencié : le Monarque & les Miniſtres en mangérent; & ſur le champ l'ordre fut ſigné pour ouvrir le Port à la petite Flotte, qui effectivement y entra le lendemain. Il étoit tems pour ces malades affamés; car il en étoit mort dix pendant la nuit autant de beſoin que de maladie.

Il eſt peu de Nations plus ſerviables que les Frivolites de la Capitale, pourvû qu'ils ſoient bien payés. On porta auſſitôt aux

Etrangers des rafraîchiſſemens de toute eſpéce ; mais quand il fallut en compter la valeur, ils ne tinrent plus rien. Les Frivolites ne connoiſſent ni or ni argent. Ils ont pour monnoye des piéces d'Agathe, des *Agathines.* A la vûe des Chellins & des Guinées d'Angleterre, ils rembalerent leurs proviſions. L'Amiral ſentit la néceſſité de procéder par échange. Des Vaiſſeaux Marchands auroient été moins embaraſſés. Il ſe ſouvint pourtant qu'il avoit à bord quelques piéces de dentelles & de rubans ; il ſe fit dreſſer une eſpéce de Théâtre, & débuta par le ruban. Il apperçut une impreſſion vive de plaiſir dans les yeux de la multitude : mais pour ſavoir quel parti il en tireroit, il en coupa une aune. A l'inſtant un Boulanger s'avança, & jetta vingt li-

vres de pain ſur le Théâtre : le Boucher, le Pâtiſſier, les Marchands de Vin & de Liqueurs eurent leur tour ; enſorte qu'avec dix ou douze piéces de ruban, la Flotte ſe trouva ſuffiſamment approviſionnée pour un jour. L'Amiral en établiſſant la proportion, trouva qu'avec la totalité de ſes rubans, il pourroit nourrir ſon monde pendant un mois.

Sur le midi on lui annonça que l'Empereur viendroit le jour même viſiter l'Eſcadre. Il n'avoit pas oublié les reproches du Gouverneur ſur le mauvais ordre des habits ; il ordonna un air d'ajuſtement, un air même recherché à l'équipage ; après quoi on ſe mit ſous les armes & ſur deux lignes qui aboutiſſoient au *Centurion*. L'Empereur chercha des yeux l'Amiral, & eut peine à le reconnoî-

tre : il l'avoit vû la veille dans ce négligé qui sied bien sur un Vaisseau, & si mal à la Cour. Il porta la main à ses cheveux, il en mania les boucles avec une attention singuliére : il trouva que celles qu'on formoit dans l'Isle, n'en avoient ni les graces, ni l'ensemble. Le Capitaine du *Gloucester* causa bien une autre surprise ; l'Impératrice en tâtant sa frisure y mit trop d'avidité & de rudesse ; c'étoit une perruque, elle la sépara de la tête, & crut avoir arraché la peau au malheureux *Mitchel.* Ces riens causerent des événemens dont nous parlerons dans la suite.

L'Empereur continua sa marche. Il trouva les Vaisseaux monstrueux, & désagréables à la vûe. Pour piéce de comparaison, il montroit sa Marine, qui faisoit face dans le Port ; des espéces de Chaloupes

élégamment courournées. Les poupes étoient en marquetterie parsemées de nacre ; les voiles de pourpre & les cables de soye. Il monta sur le Centurion. Les Frivolites n'avoient jamais vû, ni fusils, ni canons, ni bombes, ni boulets : ils regardoient tout cela fort rapidement sans faire une question. L'Amiral n'en fut pas fâché, il n'étoit pas assuré d'être long-tems dans la faveur : & en cas d'événement, il étoit bien aise de contenir les Insulaires, autant par la surprise, que par la force de son artillerie. Cependant il voulut donner quelque nourriture à la curiosité. Il fit remarquer la coupe & la manoeuvre des Vaisseaux : les pompes & le cabestan : le Monarque bâilla & toute la Cour à l'unisson. Il finit par la boussole. „ Le pays d'où nous venons est éloigné,

gné, dit-il, de plus de 6000 lieues : c'eſt ce fer mouvant qui nous a conduit : „ il eſſaya d'expliquer les rapports de l'aiguille aimantée avec les poles Il parloit à des ſourds : mais non à des aveugles. Les yeux de l'Impératrice venoient de tomber ſur une caiſſe de rubans que le hazard avoit laiſſée ouverte ; elle en ſaiſit une piéce avec avidité, & l'Amiral l'occaſion de faire ſa cour en livrant tout le magaſin. L'Empereur en diſtribua quelques rouleaux, & ſe réſerva le reſte en demandant ſi c'étoit tout. » J'en avois davantage ce matin, répondit l'Amiral, je les ai échangé contre des vivres. C'eſt la ſeule monnoye que vos Marchands ayent voulu recevoir de nous. *Ils n'en jouiront guéres*, dit le Monarque, *pour vous ſoyez tranquille.* En effet il ordonna au Tréſorier de l'Etat

de lui compter dix mille Agathines ; ſomme qui pouvoit ſuffire pour la nourriture d'un mois. Le lendemain il émana du Trône une Déclaration, qui enjoignoit aux Vendeurs qui avoient été payés en rubans de les rapporter au Bureau des Modes ; & le Bureau eut ordre d'analyſer le ruban pour en établir une Manufacture.

L'Amiral tranquille ſur les proviſions de bouche, ne l'étoit pas ſur le radoub de ſes Vaiſſeaux ; il lui falloit du bois. Celui qu'il avoit apperçu dans l'Iſle étoit trop tendre & trop frêle pour cet uſage. Il s'informa : on lui donna connoiſſance d'une Forêt à la diſtance de dix lieues, la ſeule où les arbres, par la qualité particuliére du ſol, fuſſent durs & réſiſtans. Il partoit pour la reconnoître, lorſqu'il lui vint un ordre d'aller fri-

ſer la Cour. Il fut très-embarraſſé pour obéir. Il crut trouver une reſſource dans trois Valets de Chambre-Barbiers, qui avoient perfectioné leur goût à Paris : *Jacques Quick*, *Thomas Ball*, & *Georges Shaver* : l'Amiral les nomme, parce qu'ils vont jouer un aſſez beau rôle. Il ſe fit accompagner du Colonel *Cracherode* qui commandoit les troupes de terre & des deux Capitaines *Mitchel* & *Saunders*. Aſſûrément ni eux ni lui ne comptoient mettre la main à l'œuvre. Ils ſe tromperent ; l'Empereur préſenta ſa tête à l'Amiral. L'Impératrice & deux Princes, l'eſpoir du Trône, s'emparerent du Colonel & des deux Capitaines. L'Amiral s'excuſa auſſi bien qu'eux, en diſant qu'ils poſſédoient bien toute la théorie de cet Art, mais qu'ils manquoient de pratique. Du-

rant ce propos un Courtiſan rioit malignement ; & l'Amiral avoit ſenti de l'antipathie pour lui avant même qu'il eut ri. Les Valets de Chambre furent ici les vrais Acteurs. L'ouvrage alloit, & le Monarque s'aviſa de demander à l'Amiral de quelle Nation Européenne il étoit? *De la premiére*, répondit-il : *Vous êtes donc François*, reprit le Courtiſan rieur. Cette conſéquence ne fut pas du goût de l'Amiral, qui en ſe déclinant *Anglois*, voulut prouver ſa propoſition ; le Courtiſan ſa conſéquence. La diſpute s'échauffoit & la friſure finit à la gloire des trois Artiſtes qu'on logea dans la douxiéme Cour du Palais. Ce furent les hommes du jour. Pour leurs Maîtres ils ne remporterent que beaucoup d'indifférence, & peu deſtime. L'Amiral retourné à l'Eſcadre réfléchiſ-

ſoit aſſez triſtement ſur cette aventure. Le froid avec lequel il avoit été congédié, ce Courtiſan qui avoit pris le parti de la France, la Langue Françoiſe répandue à la Cour.... y avoit-il des François dans l'Iſle? Mais comment y ſeroient-ils venus ſans qu'il en eût jamais rien tranſpiré en Europe? Et s'il y en avoit, pouvoit-il ſe flater d'une bonne intelligence avec eux? L'incertitude eſt cruelle. Il alla voir ce Courtiſan, dont il étoit mécontent : s'il exiſtoit des François dans l'Iſle, celui-là devoit l'être.

Le Courtiſan, après avoir un peu joüi de ſon embarras, déchira le voile. „ J'étois à Paris, lui dit-il, » en 1719. lorſque tout le monde changeoit ſon or contre du » papier. Je ne ſuivis pas la mode, » parce que je n'avois point d'or.

»Mais en m'intriguant pour procu»
» rer du papier à ceux qui en vou-
» loient, j'amaſſai de l'or. J'étois
» jeune au milieu d'une Ville de
» dépenſes & de plaiſirs : Je diſſipai
» auſſi promptement que j'avois
» acquis. Il ne me reſta que des
» paſſions, & je m'apperçus bientôt
» que n'ayant plus d'or, je n'avois
» plus de mérite. Il me vint en idée
» d'aller chercher du mérite au Pé-
» rou : je la communiquai à quel-
» ques amis, ils la goûterent pour
» eux-mêmes. La Colonie groſſit
» inſenſiblement, nous nous em-
» barquâmes à la Rochelle pour
» *Porto-Bello* au nombre de cent
» ſoixante. La navigation fut heu-
» reuſe juſqu'à la hauteur des Iſles
» Antilles : mais un vent contraire
» qui ſe ſoutint avec opiniâtreté
» nous porta ſur les côtes du Breſil.
» Il ne fut plus queſtion de Porto-

» Bello. Le Capitaine pour tirer » parti du contre-tems forma le » deſſein d'aller à Lima, où il eſ» péroit de ſe défaire de ſes mar» chandiſes avec avantage. Nous » tournions l'Amérique. Nous paſ» ſâmes le Détroit de *le Maire* : » & c'eſt au ſortir de ce Détroit » que tous les vents nous atten» doient pour nous offrir la mort » à chaque minute. Des tempêtes » qui ne s'appaiſoient que pour » reparoître plus furieuſes, nous » pouſſerent & repouſſerent long» tems d'abîme en abîme.

» Le vingtiéme jour nous étions » bien perſuadés qu'il n'y avoit » point de terre dans le parallele » que nous courions : & lorſqu'à » travers tant d'horreurs nous a» bordâmes à ce monde inconnu, » nous doutions de la vérité de » notre eſtime. N'étoit-ce point

» le Pérou qui s'offroit à nous ?
» Quoi que ce fût, c'étoit une terre
» en fin. Elle nous présenta d'abord
» un rocher fort élevé : nous y
» montâmes pour découvrir le pays
» où le sort nous jettoit. A peine
» fûmes nous au sommet que le
» Vaisseau que nous voyions à nos
» piés chassa sur ses ancres, & un
» coup de vent nous le fit perdre
» de vûe pour toujours avec le
» Capitaine & les Matelots. Sans
» doute ils ont trouvé la fin de leurs
» maux dans le sein de l'Océan.
» Nous errames d'abord de bourga-
» de en bourgade sans autre dessein
» que celui de vivre. Ensuite nos
» idées se tournerent du côté de la
» Capitale : les grandes Villes sont
» plus fécondes en ressources. Nous
» en étions à 200 lieues. Que de
» peines à souffrir pour y arriver !
» mais la consolation fut prompte.

» Les Frivolites s'apperçurent
» combien nous leur étions nécef-
» faires. Ils étoient juftement dans
» cette difpofition d'efprit où un
» peuple cherche à fortir de fa
» barbarie. Ils n'avoient encore ni
» luftres, ni fophas, ni bijoux, &
» les vifages des femmes n'étoient
» pas encore vernis. Mais on com-
» mençoit à multiplier les lumie-
» res, à élargir les chaifes, à tailler
» le verre à facettes; & les fem-
» mes, lorfqu'elles vouloient re-
» préfenter prenoient d'un élixir
» qui, en foüettant le fang animoit
» leurs couleurs. La fineffe de la
» cuifine, les ornemens de la table,
» les preftiges de la parure, l'élé-
» gance des meubles, la variété
» des équipages, les broderies,
» tout cela s'ébauchoit. On igno-
» roit les modes: mais on conve-
» noit qu'il n'étoit plus poffible à

» une honnête femme de porter
» une robe toute une ſaiſon, &
» en général d'avoir toujours la
» même forme d'habit, comme
» on a le même nez.

„ Les mœurs tendoient auſſi à
„ ſe dépoüiller de leur rudeſſe. Les
„ airs maniérés, les complimens,
„ le bon ton, les vapeurs, les
„ ſoupers divins, les dépenſes de
„ fantaiſie, les amitiés des lévres,
„ les amours d'un jour, toutes ces
„ fleurs d'urbanité étoient dans le
„ bouton, n'attendant qu'un coup
„ de ſoleil pour éclore. Les maris
„ ne ſentoient pas encore le ridi-
„ cule d'aimer leurs femmes : mais
„ ils y trouvoient déja de la gêne.
„ Les femmes n'avoient pas encore
„ abandonné les ſoins domeſtiques,
„ pour ceux de la toilette : mais
„ une voix ſecrette leur diſoit qu'el-
„ les étoient nées pour un rôle

„ agréable & brillant. A peine „ comptoit-on quelques Seigneurs „ qui eussent le courage de dépen-„ ser au delà de leurs revenus : mais „ depuis quelques années on y étoit „ juste. Enfin les Frivolites n'a-„ voient pas encore le goût ; ils „ avoient seulement du goût pour „ le goût.

„ Mais malgré cet heureux na-„ turel, qu'il en coûte Milord, „ pour former une Nation ! „ *Milord à ce propos fronça le sourcil. Il voulut parler de Loix, de vertus, de Sciences, d'Arts utiles pour remplir ce grand objet.* „ Vouliez-vous donc, „ reprit le François, que nous mîs-„ sions cette Capitale en bonnet „ de nuit ! Tous ces Arts qui ré-„ jouissent les yeux, qui embellis-„ sent les passions, ils les tiennent „ de nous, nous avons poli leurs „ vices & ils ont adopté notre Lan-

„ gue qui a donné du jeu à leur
„ eſprit. Heureuſement à notre dé-
„ part de France chacun s'étoit
„ muni d'une Bibliotheque de po-
„ che, (que faire ſur un Vaiſſeau !)
„ tous livres de goût. Des Romans
„ délicieux, des Comédies petil-
„ lantes d'eſprit, des Tragédies
„ galantes, des Opéra d'amour
„ fondu. Vous ne ſçauriez croire
„ avec quelle ſagacité ils en ont
„ imité les graces. Nous comptons
„ aujourd'hui ſix cens Poëtes, &
„ deux mille Romanciers. Vous en
„ jugerez vous-même : liſez cette
„ Comédie faite par un grand de
„ la Cour, & ce Roman dont un
„ Magiſtrat eſt le pere.

„ Au reſte la Colonie a ſemé
„ pour elle-même. On nous a tous
„ diſtingué dans l'Etat, moi ſur
„ tout pour qui on a créé une Char-
„ ge de la Couronne. Vous parlez

„ au grand Contrôleur des Modes.
„ Cette place a bien des fleurs :
„ mais elle a ſes épines. Une mode
„ avec ces gens-ci vieillit en quin-
„ ze jours. Il faudroit être plus que
„ François pour toujours fournir.
„ Ah ! ſi le ſort ne nous eut pas en-
„ levé notre Vaiſſeau.... il étoit
„ chargé de tout ce ſuperflu de
„ France, qui eſt ici le néceſſaire.
„ Que de modéles pour cette Vil-
„ le ! ce ruban qui vous fait tant
„ d'honneur, il y a long-tems qu'il
„ y figureroit. On ne ſauroit tout
„ faire à la fois. Il faut des ſiécles
„ pour égaler Paris. On a ſans dou-
„ te beaucoup perfectionné depuis
„ notre départ. J'ai apperçu com-
„ me tout le monde un nouveau
„ goût dans la friſure que vous avez
„ apportée.

„ Mais peſez bien, Milord, ce
„ que je vais vous dire. Ou c'eſt

„ votre deſſein de vous établir dans „ cette terre ; ou ce ne l'eſt pas ? „ Si ce ne l'eſt pas, que vous im- „ porte d'y acquerir de la conſidé- „ ration en y montrant des nou- „ veautés ? Si ce l'eſt, gardez-vous „ déſormais d'en produire aucune „ ſans mon agrément. Vous les te- „ nez toutes de la France ; avouez- „ le de bonne foi. Faites-lui en „ hommage. Sans cela malheur à „ vous, notre credit eſt grand.

Loin de me fixer ici, répondit l'A-miral, *je vous offre de vous remener dans votre Patrie que vous regrettez ſans doute.* „ Nous l'avons regret- „ té, il eſt vrai, répliqua le grand „ Contrôleur, nous craignîmes „ long-tems de ne pouvoir ſubſiſ- „ ter des alimens de l'Iſle ; & nos „ frayeurs augmenterent beaucoup, „ lorſqu'après quelques années nous „ nous apperçûmes que notre chair

„ se raréfioit, se subtilisoit, que
„ notre substance se dissipoit. En
„ prononçant ces mots, il fit une
„ gargouillade, & donna du pié
„ dans un lustre. Croiriez-vous, a-
„ jouta-t-il, que je ne pese plus que
„ cinquante livres? Les enfans que
„ nous avons faits dans les premiers
„ tems de notre transmigration,
„ nous n'osions les toucher. Ces
„ jolies machines avoient apporté
„ du sein de leurs meres des ressorts
„ extrêmement délicats, trop déli-
„ cats pour se joüer avec les forces
„ de l'Europe dont nous conser-
„ vions encore une partie. Mais
„ insensiblement les proportions se
„ sont établies entre notre consti-
„ tution & la narure de l'Isle: &
„ nous vivons heureux avec un
„ peuple qui a l'imagination cou-
„ leur de rose.

L'Amiral avoit la sienne couleur

de bois, très enfoncée dans la forêt; il y alla, & il en revint content. Cependant il falloit un ordre du Souverain pour couper: il demanda uue audience qui lui fut refusée; il l'auroit peut-être obtenue par le moyen du grand Contrôleur, mais la confiance n'étoit pas établie entre eux. Il s'adressa à d'autres Favoris, dont aucun n'osa porter sa demande aux piés du Trône. Quand la faveur manque on doit recourir aux voyes ordinaires. Il se présenta au premier Ministre un Placet à la main. Tous les Placets qui étoient soupçonnés de causer le moindre déplaisir au Monarque étoient supprimés. Le sien eut le même sort. Il repassoit les antichambres d'un air soucieux. Il fut arrêté par un Seigneur espece de Philosophe qui pensoit trop singuliérement

pour faire ſon chemin à la Cour ; mais il y étoit ſouffert à cauſe de la grandeur de ſa naiſſance : il queſtiona l'Amiral ſur la poſition, le Gouvernement, la Marine, le Commerce de l'Angleterre. L'Amiral fut étonné du ſérieux des queſtions, les premiéres de l'eſpéce qu'on lui eût faites. Après lui avoir répondu, il lui expoſa le ſujet de ſon chagrin. *Vous ne voyez pas en plein jour*, lui dit le Queſtioneur, *n'avez-vous pas donné à l'Empereur trois hommes importans, ſur tout Quick qui le coëſſe. Vous cherchez bien loin ce que vous avez dans vos mains* : & il le quitta.

Il faut que la fierté Angloiſe ait d'abord été un peu bleſſée de la voye ſubalterne qu'on lui ſuggeroit ; car il fait une réfléxion héroico Philoſophique, qu'*il n'y a rien de bas pour qui ſert ſa Patrie*. Il alla

donc trouver *Quick*, ſon Valet de Chambre, à qui par un reſte d'habitude il parla en maitre. Quick répondit en indépendant. L'Amiral mit du moëleux dans ſon ton qu'il orna d'une boëte d'or. Quick promit tout, & tint parole. Le troiſiéme jour il apporta l'ordre ſigné. Mais il ſe trouve ſouvent des difficultés où l'on n'en voit plus. Dés qu'on voulut mettre la coignée à un arbre, l'Intendant des Forêts en marquoit un autre qui ne convenoit pas. L'Amiral montroit ſon ordre, & s'en tenoit à la lettre. L'Intendant en expliquoit l'eſprit. 2000. Agathines les ramenerent au même ſens; & tout fut diſpoſé pour le radoub. Après quoi l'Amiral dans ſon loiſir ſe livra aux ſpéculations ſur l'Iſle Frivole.

Elle eſt ſituée par le 45. d. 8. min. de latitude méridionale, &

par le 220. d. 17. min. de longitude en comptant depuis le Méridien de Ténérif : elle eſt fort élevée au-deſſus du niveau de la mer, environnée ou peu s'en faut de hautes montagnes qui la mettent à l'abri des vents. L'air qu'on y reſpire invite au plaiſir par ſa douceur, & donne beaucoup de jeu au ſang par ſa ſubtilité. Elle a environ 600. lieuës de diametre. Il y a trois grandes Nations à l'Oueſt, qui n'en ſont ſéparées que par un bras de mer. Le tout fait un monde à part. L'Amiral ne parle que de l'Iſle, & encore fort ſuperficiellement : le tems a manqué à ſes découvertes.

J'appercevois, dit-il, des Phénoménes inconnus ailleurs : la terre auſſi légere que la fleur de farine, les arbres ſans ſolidité, les fruits plus faits pour flater le goût, que

pour nourrir : d'autres travaillés dans les creufets d'une nature Chimifte, & qui ne flatent que les yeux: le vin dépouillé d'efprits : la chair ufuelle peu fubftantieufe, & en général tous les animaux n'ayant que le volume fans avoir le poids proportionnel ni la force. Par tout enfin l'image de la nature plutôt que la nature. Tout cela l'embarraffoit beaucoup, & tout cela devoit avoir une caufe. Ces Amiraux Anglois font finguliers. Je crois bien, comme nous l'affurons tous, qu'ils ne nous valent pas à la tête d'une Flote : mais ils ont la vanité d'être Phyficiens, Géometres, Aftronomes, & tout ce qu'on voudra. Celui-ci péfe l'air, analyfe la qualité de la terre, il examine les fouffres, les fels, les huiles, les fucs qui donnent l'étre aux végétables dont il cherche les rapports avec les ani-

maux qui s'en nourrissent. Il creuse à l'Angloise. Eh bien ! qu'il creuse tout seul, tandis que nous regarderons le tableau de la Capitale qu'il a croqué.

La Ville de l'Esprit est aussi grande que Londres. On y compte un million d'habitans. Elle en contiendroit deux si elle n'étoit pas coupée par quantité de jardins & de vastes bâtimens où l'on ne multiplie point. On n'y travaille pas plus. Les familles qui les habitent sont uniquement chargées de réciter des priéres pour ceux qui travaillent.

La Ville est traversée par un fleuve. On a bâti sur les Ponts où l'on aime mieux voir des Magasins de Luxe, que de promener ses yeux sur la longueur de ce beau canal.

Il faut, dit l'Amiral, qu'avant le débarquement des François il y ait

eu un ſiécle où les Frivolites tenterent déja de ſortir de leur barbarie : mais vraiſemblablement les Génies qui voulurent les en tirer, n'étoient pas au ton général de la Nation. Ils planterent des avenuës, ils conſtruiſirent des portes triomphales, ils commencerent des Quais, ils bâtirent des Places, ils déſignerent des Fontaines publiques, ils éleverent des édifices à la Verru & aux Sciences. Ils ne firent pas tout, & ce qu'ils n'ont pas fait, eſt encore à faire.

Parmi pluſieurs monumens d'Architecture qu'ils ont laiſſés, il en eſt un qui étonne par la compoſition, l'harmonie, la hardieſſe & la grandeur de ſes parties. C'eſt un Palais que les Frivolites reverroient tous les jours avec plaiſir, s'il n'étoit que joli : mais il eſt beau, ils l'ont maſqué : & quoiqu'il fut deſtiné à loger leur Souverain, il n'eſt pas encore

couvert. Il reste aussi de ce siécle trop sérieux des Tableaux, des Statuës, des Poëmes, & des Piéces d'éloquence où la nature est trop bien renduë pour plaire long-tems. Les Peres séduits par la nouveauté admirerent peut-être tous ces chefs-d'œuvres : mais les enfans ont des bijoux de toute espece, des cabinets élégans, des équipages miraculeux.

Il est peu de Villes au monde où les Arts mécaniques soient si agréables : les Artistes ont bien profité des Leçons de la Colonie Françoise, trop profité, car ils outrent tout pour contenter la Nation : ils s'épuisent en précieuses bagatelles, en cent petits meubles, en mille jolis riens de peu de durée. Les Manufactures fournissent des étoffes volatiles, qui n'ont que quelques représentations. Un Ouvrier qui ne donneroit que du bon, n'auroit pas de pain.

Il eſt peu de Villes auſſi, il n'en eſt point où les beaux Arts ſoient ſi jolis. La Peinture néglige la force & l'expreſſion pour ſe parer d'un brillant coloris : elle plaît ſur tout lorſque ſous des traits mignons, elle s'enchâſſe dans de jolies boëtes. Les morceaux de force qui lui échaperent autrefois paſſent à une Nation voiſine qui n'a pas les yeux faits pour les graces. La Poëſie dans ſes fureurs tragiques ne s'aviſe pas d'exciter la terreur & la pitié, ni d'inſpirer ces vertus féroces qui ſauvent les Etats. C'eſt une Coquette qui amuſe par l'éclat de ſa parure, & la galanterie de ſes propos, qui ſe fâche pour le plaiſir de ſe fâcher, & qui pleure pour rire. L'Eloquence n'eſt pas un torrent qui entraîne ; c'eſt un ruiſſeau qui murmure ſous des fleurs ; & l'Hiſtoire s'habille en Roman.

L'Amiral

L'Amiral fait ici une réflexion. Et quand n'en fait-il pas ? Ce n'étoit pas son dessein d'écrire pour nous, mais pour sa Nation. Il pense que les femmes Frivolites ont donné le ton aux Arts. On veut leur plaire comme elles plaisent, par des minauderies, des couleurs empruntées, & des graces factices.

Les Sciences à leur tour ont voulu s'ajuster : elles n'y ont pas encore réüssi. Les talens les éclipsent toujours. Le Général Cracherode entendit une Oraison funébre : c'étoit celle d'un Chantre à cadences perlées. L'Orateur après une artillerie d'antithéses, le mit au-dessus du plus grand Philosophe de l'Isle. Le lendemain le Capitaine Saunders se trouva chez un homme d'Etat, qui venoit de s'enrichir en veillant au bien d'une Province. Il y vit un Maître à Danser qui s'étoit

fait beaucoup prier pour communiquer ſes graces à l'Héritier de la famille. On lui offrit un certain prix : *Me prenez-vous*, dit l'homme à talent, *pour un Maître de Phiſique?* Il diſparut ſans révérence. Vint ſur la ſcéne un autre talent, un grand garçon bien fait, le foüet à la main. *Vous me convenez aſſez*, lui dit le Seigneur, après avoir examiné ſa taille & ſa figure, *voyez ſi 200 Agathines vous conviennent. 200 Agathines à moi*, reprit le Cocher, *pour vous mener brillamment. & pour former vos chevaux. Gardez-les pour ce triſte Savant qui endoctrine votre fils.*

Les Frivolites appellent *triſte* tout ce qui eſt *ſérieux*. Ils n'oublient rien pour l'égayer. Ils ſavent qu'il faut lire : mais les Livres doivent amuſer ſans inſtruire. Les Auteurs du tems montent leur eſprit ſur ce ton. L'Amiral donna l'au-

môner à un Sot qui avoit fait un excellent Livre ſur les devoirs d'un Souverain Patriote.

Ils ont des Tribunaux de Juſtice en quantité : le grand Tribunal a ſon Sanctuaire en commun avec des Vendeuſes de Romans, & des Marchandes de Modes. On voit au rang des Juges une jeuneſſe fleurie qui n'a pas encore la libre diſpoſition de ſon patrimoine. On craindroit qu'elle ne le diſſipât en équipages & en ſoupers fins.

Ici l'Amiral nous ramene à ſes Vaiſſeaux. Un mois s'étoit écoulé, & il en falloit deux autres pour achever le travail, d'autant plus qu'il faiſoit conſtruire un Navire d'avitaillement pour remplacer la Pinque *Anne*. Mais comment ſubſiſter ? Et comment acheter les proviſions pour l'embarquement ? Les Agathines qu'il avoit tirées du Tré-

ſor, touchoient à leur fin, & il n'avoit plus de rubans. A la vérité il lui reſtoit des dentelles : mais il ſe ſouvenoit des menaces du grand Contrôleur, dont il craignoit le crédit à la Cour. Il apprit bien dans cette conjoncture à eſtimer des talens ſur leſquels il n'avoit pas compté en quittant l'Angleterre. On lui avoit demandé pluſieurs fois des Maîtres à Danſer, & des Leçons de Flute. Ce n'eſt pas que la Danſe & les Inſtrumens du pays n'euſſent leur mérite. Mais tout ce qui étoit nouveau, & ſur tout, ce qui avoit pris à la Cour, étoit ſupérieur. Il avoit réſiſté aux ſollicitations, parce qu'il avoit beſoin de tout ſon monde pour les travaux de l'Eſcadre : mais il étoit encore plus néceſſaire de vivre ſauf à prolonger le ſéjour.

Il choiſit donc cinquante ſujets

parmi ceux qui avoient quelque teinture des deux talens ; & après huit jours de répétitions il les livra à l'utilité publique, & à la subsistance de la Flotte. Qu'on ne s'imagine pas que l'Amiral regardât faire les bras croisés. Il eut pour éleve en fait de Danse le fils d'un Général d'Armée : Je voyois venir, dit-il, dans la maison un Maître de Géométrie, & j'avois honte en donnant beaucoup moins de tems, d'être payé au triple. Calcul fait le produit des Leçons devoit suffire à la nourriture de l'Escadre ; & il lui vint une autre ressource pour acheter les provisions de l'embarquement.

L'Empereur s'impatienta un jour sous l'opération de la frisure : un Concert l'attendoit. Ce moment d'humeur allarma la Cour. On se rappella la perruque du Capitaine

Mitchel. Sa toute-Elégance en demanda une à l'illuſtre Quick. Quick profita de la conjoncture pour remettre ſon ancien Maître en faveur. Il dit au Monarque que ce qu'il demandoit, étoit un effort du génie Européen : qu'à la vérité lui Quick étoit bon pour l'exécution ; mais que pour le plan il falloit le chercher dans la tête de l'Amiral. L'Amiral fut mandé après une inſtruction ſecrette du généreux Quick. Cependant avant tout il crut devoir prévenir le grand Contrôleur des Modes, afin de ne pas s'expoſer à ſon reſſentiment. *L'Empereur me demande une Perruque*, lui dit-il : » une Perruque ! » répliqua vivement l'Officier de » la Couronne, ſçavez-vous que » parmi les nouveautés que je re- » ſervois à cette Nation qui s'amu- » ſe, & qui s'ennuye rapidement

» de tout, celle-là tient le premier
» rang! par tous les Cieux!.... il
» alloit éclater .... « *mettez vous à ma place*, répondit doucement l'Amiral, *il s'agit de notre ſubſiſtance. Je n'ai plus ni rubans, ni Agatines. Il eſt vrai qu'il me reſte des dentelles, mais vous m'avez interdit toutes ces reſſources....* » Des dentelles! re-
» prit le Contrôleur en ſe calmant;
» eh bien livrez moi-les, & je vous
» abandonne la gloire & le profit
» de la Perruque «. Il y avoit longtems qu'il avoit tenté de donner des dentelles à la Nation : mais n'ayant pas de modéle à montrer, elles étoient encore à naître. Les Ouvriers de l'Iſle n'ont pas l'eſprit créateur : ils enjolivent ſeulement ce qui eſt créé. L'Amiral accepta la propoſition, & la Perruque Impériale parut le huitiéme jour ſur la tête du Monarque qui fonda ſur

le champ une école d'éleves pour ſatisfaire à l'empreſſement du Public, du Public du bon ton, qui n'oſoit plus ſe montrer en cheveux. Il ne s'en tint pas là.

Nous avons dit que l'Iſle Frivole avoiſine trois grands Etats. Il eſt arrivé plus d'une fois qu'après de longues guerres elle en a reçu des conditions de paix fort dures. Mais jamais rien n'a pu affoiblir un droit qu'elle s'eſt acquis ſur eux, celui de regler la forme de leurs habits, & tout leur ajuſtement. Le Monarque fit partir trois perruques, c'eſt-à-dire, trois modéles à ſuivre pour les trois Etats : & le tréſor ſe r'ouvrit pour l'Amiral, qui pouſſa ſes recherches ſur les mœurs des Frivolites. Il n'eſt point de Nation qui ait des mœurs ſi élégantes. Il eſt étonnant, ajoute-t-il, qu'en ſi peu d'années ils ayent ſurpaſſé

les François. Ils auroient peut-être dû s'en tenir aux Leçons de leurs Maîtres : mais en fait d'élégance, leur imagination est trop vive pour s'arrêter.

Entrez dans un cercle avec un air brillanté, & un habit de goût, on vous accueille avec toutes les graces. La compagnie sentoit qu'il lui manquoit quelque chose, c'étoit vous. Vous vous trouvez des perfections dont vous ne vous doutiez point.

Les Frivolites, pour vous accorder leur amitié, ne vous demandent pas des vertus, mais des agrémens. On vous suppose toujours honnête homme ; mais prouvez bien que vous êtes joli homme. Avez-vous besoin de leurs services? Priez-les ils vous supplient d'ordonner ; & vous avez toujours la consolation de les voir furieux

de n'avoir rien fait. L'Amiral comptoit ſur un Protecteur qui l'avoit comblé de belles paroles, il y eut recours. *Voilà tout ce que je puis pour vous*, dit l'Important en tirant ſon flacon : ce flacon étoit plein d'une eau qui ſe diſtile & ſe bénit à la Cour. Tout le monde poli ſe pique d'en avoir, ſur tout les Grands, & ils en diſtribuent libéralement à qui en veut.

Les Grands ne ſe reſſemblent pas par tout. Un homme à qui bien des gens viennent ſouhaiter le bon jour, & qui ne le ſouhaite à perſonne, qui voit beaucoup d'étoffes & de bijoux dans ſa matinée, qui fait répéter aux glaces des magots de grand prix, qui a quantité de chiens & de chevaux, qui fait de grands repas dans un ſalon bien verni, & qu'on applaudit toujours, cet homme eſt appellé grand

chez les Frivolites, & on lui doit de grands refpects, de la politeffe aux autres.

Elle eft l'ame des Frivolites la politeffe. Il vaudroit mieux avoir trahi fon ami, que d'eftropier un compliment. Un homme vraiment poli a un bonnet pour ne jamais fe couvrir, il deffine bien une révérence, & n'appelle pas fa femme, *ma femme.* S'il ne faifoit pas tout cela, il auroit beau être liant, attentif, complaifant, il ne feroit pas poli. Pour l'être, il faut encore obferver fcrupuleufement tous les titres. Ils ne difent pas feulement en parlant de l'Empereur fa toute-Elégance a ouvert le Bal : c'eft également fa toute-Elégance qui *éternue.* Un infolent s'avifa de dire à un Miniftre *vous êtes un fot.* Tout le monde fut indigné de ce

qu'il n'avoit pas dit, *votre éclatante Lumiére eſt une ſote.*

Ils obſervent les décences avec autant de rigueur. Un homme en place qui vole en grand, eſt en grande conſidération : ſi avant ſa fortune il eut pris quelques Agathines ſur un chemin, on auroit puni l'indécence. Une beauté pardonne tout à un téméraire, hors les expreſſions peu délicates. Un mari ne prétend pas gêner le cœur de ſa femme : mais il éclateroit ſi ſes amuſemens n'étoient pas décens. A l'arrivée de l'Amiral on formoit un établiſſement où le ſexe ſubalterne pourroit perdre ſa vertu avec décence.

Chez les Frivolites comme en Europe on parle beaucoup *mérite.* Il faut des hazards ſinguliers pour en tirer parti : mais c'eſt un point bien décidé qu'il eſt plus

avantageux d'être goûté. Ceux qui le sont, ne savent à quoi ils le doivent, au tour de leur visage, à leur maintien, ou à leur façon de rire. Parmi les sujets qui réussissent, l'un se met bien, celui-là est beau Joueur, l'autre conte joliment. On ne seroit point surpris de voir un Courtisan disgracié, parce qu'il auroit l'air gauche.

Il n'en est pas de l'honneur comme du mérite. Il en faut absolument, & ils en mettent par tout. Ils n'ont pas le plaisir, mais l'honneur de vous voir, de vous parler, de vous servir, & de ramper sous les titres. Ils ont pour les Pupiles des Tuteurs d'honneur, dans les Tribunaux des Conseillers d'honneur; dans les Hôpitaux des Economes d'honneur; & toutes les femmes attachées à

la Cour font Dames d'honneur. Les Professions élevées rougiroient de faire payer leur travail au Public ; mais elles acceptent de grands *honoraires.* La Noblesse sur tout excelle en honneur. Un Noble Frivolite qui aura eu le malheur d'être mauvais mari, mauvais pere, Citoyen inutile, se ressouvient toujours de l'honneur pour le recommander à son fils : & le fils comme le pere a grand soin de ne tenir que sa parole d'honneur, de ne payer que ses dettes d'honneur, & de tuer quelquefois par honneur. Les femmes ont leur honneur à part. Elles ont de si grands principes pour le conserver, qu'on les a encore rendu dépositaires de celui de leurs maris. Cependant les femmes du haut stile ont refusé le dépôt, parce qu'elles

ſont ſujettes à des vapeurs qui leur donnent des diſtractions.

L'honneur fait les Guerriers : c'eſt la Capitale qui fournit les Officiers Généraux : on y prend un ſoin tout particulier de leur éducation. Un jeune Seigneur que l'on deſtine au Commandement, doit avoir le meilleur Tailleur, le Parfumeur le plus exquis, l'Equipage le plus brillant, la Livrée la plus leſte ; il doit jouer beaucoup, danſer ſouvent, être à tous les Spectacles, & imaginer quelque choſe ſur l'habillement de la premiere Troupe qu'on lui confie.

Cette élégance de mœurs ſi répandue dans le beau monde, a paſſé au peuple. Une Marchande mêle à ſon commerce des maniéres, des propos, des graces qui ſéduiſent les bourſes. L'Artiſan s'eſt poli avec ſes ouvrages. Le

Domeſtique ſait qu'on le prend bien moins pour le ſervice utile, que pour le ſervice brillant, il s'y ajuſte : & lorſque du derrière du caroſſe il paſſera dedans, il ne ſera pas déplacé. Il faut être bien familier avec les viſages pour ne pas ſe méprendre entre la femme qui ſert, & la maîtreſſe qui eſt ſervie. Les Arts d'agrémens, la Danſe, la Muſique, la Parure ſont deſcendus à tous les étages. Encore quelques nuances, & il ne manquera au peuple pour être bonne compagnie, que de pouvoir dire *mes Gens*, *mon Hôtel*, *mes Terres*, *mes Ayeux*.

Les Frivolites ont porté cette élégance de mœurs juſqu'au ſein de la Religion. La bonne compagnie va quelquefois dans les Temples pour paſſer le tems. Elle s'y occupe à ſe ſaluer, à ſe regarder, à décider les viſages & les étoffes

jusqu'au moment de l'instruction. Le Chapelain Richard Walter dit qu'il y amusa ses yeux & ses oreilles. L'Instructeur débuta par un compliment au grand Prêtre de la Capitale, & des révérences à l'Assemblée. Après quoi il prononça un discours très-fleuri sur des vertus si déliées, qu'elles ne donnoient aucune prise. Ils adorent le Soleil; ils voudroient bien l'aimer, mais la façon les embarrasse. Lui doivent-ils de l'amour *à cause qu'il les échauffe & les éclaire, ou parce qu'il est chaux & lumineux en lui-même?* C'est une dispute de cent ans. Ils ont proscrit la Poligamie, parce qu'il n'y a qu'un Soleil & qu'une Lune: mais un mari sait bien qu'il doit tâcher de plaire à plusieurs femmes, & les femmes auroient un air bien sauvage si elles s'en fâchoient. Un dogme capital

de leur Religion, c'eſt de condamner toutes les autres. Cependant Richard Walter ſe laiſſa ſaiſir à l'eſprit de converſion : il entreprit celle d'une beauté de la Cour, qui avoit quelquefois des caprices de vertu, & qui par un air de Philoſophie, mêlé aux graces, donnoit le ton aux beaux cercles. Il y avoit ſur tout deux obſtacles à vaincre : il falloit la déſabuſer ſur la divinité du Soleil, il y réuſſit : la détacher de dix Amans à qui elle étoit fidelle, il en vint à bout. Que vous allez être heureuſe, s'écria-t'il ! arrachez donc vîte ce *Zirphos* qui vous dévouë à l'erreur. C'étoit l'image du Soleil, qui fut autrefois un ſigne de Religion ; mais que l'eſprit de la Nation a tourné en ornement galant. *Que dis-tu ? malheureux* ! reprit la Catéchiſée. *Mon Zirphos* ! *l'éclat de ma parure ! tu m'arrache-*

rois plutôt mon exiſtence. Dès ce moment tout fut dit, rien ne ſe fit.

Au reſte leur converſation eſt auſſi élégante que leurs mœurs. Elle reſſemble à leurs Boutiques de Modes. C'eſt une broderie ſur de jolis riens, une garniture d'équivoques, une bigarrure de queſtions qui n'attendent pas les réponſes, un aſſortiment de plaiſanteries dont on rit toujours par proviſion, ſauf à chercher après de quoi l'on a ri. Je ne pouvois m'empêcher moi-même, dit l'Amiral, de ſourire à leurs gentilleſſes toujours vives & légeres, parce qu'ils ne promenent leurs idées que ſur les ſurfaces.

Si les mœurs des Frivolites ſont ſi élégantes, la nature, ajoute-t'il, leur a donné des ſenſations à part. La beauté a des droits par tout: mais dans la Ville de l'Eſprit elle

tourne toutes les têtes. C'eſt une Cométe qu'on obſerve, qu'on ſuit dans tous ſes mouvemens, qu'on intercepte dans ſa courſe, on ne voit qu'elle, on ne parle que d'elle.

Il eſt de petits ſiéges à la Cour fort peu commodes, & très-goutés : on a vû manquer de grands mariages, parce que l'épouſe n'auroit pas le plaiſir de s'y aſſeoir.

Ils aiment l'apparence des richeſſes, plutôt que les richeſſes. Qu'après avoir ſondé leur bourſe, ils n'y trouvent pas de quoi prêter à un ami, ils s'en conſolent en lui montrant un meuble de goût.

Ils ne demandent pas ſi l'année ſera abondante, ſi le commerce s'étend, s'il y a de grands Magiſtrats, de grands Miniſtres : ils courent à une nouvelle garniture de cheminée, ils ſoupirent après un ballet.

Ils mettent toute leur Ville en fête pour une Victoire qui les ruine; & ils ne donnent pas un ſigne de joye pour une bonne Loi qu'on propoſe. Ils aiment paſſionnément leur Souverain : ils l'admirent encore plus. Ils comptent ſes Gardes, ſes Officiers , ſes Equipages, ſes Châteaux, les Diamans de ſa Couronne , & jamais ſes bienfaits. Si on leur diſoit qu'il eſt une Cour plus ſage dans ſes vûës , plus profonde dans ſa politique , ils écouteroient froidement ; mais ſi on ajoutoit qu'il en eſt une plus brillante , il faudroit ſe couper la gorge avec eux. On ne les entend jamais dire qu'ils ſervent l'Etat ; mais ils répétent ſans ceſſe que leur fortune, leur vie, tout leur être eſt à l'Empereur. Un Citoyen qui diroit bien ſérieuſement *qu'il eſt beau de mourir pour la Patrie*, ſe donneroit un ridicule.

Le ridicule les amuſe toujours ſupérieurement. Arriva l'Ambaſſadeur d'une Nation voiſine, l'une de celles qui avoient reçu les perruques. Il demandoit aux Frivolites de renoncer à une branche de leur commerce, ou de ſe réſoudre à la guerre. Ce fut un grand bonheur pour lui & pour la Nation qui l'envoyoit, d'avoir un nez trop long, & une perruque qui le coëffoit mal. On ſaiſit ces deux ridicules, on s'en entretint beaucoup, on en rit encore plus, & dans l'accès de cette belle humeur, on le renvoya content.

Quelquefois leurs ſenſations ſont ſi fortes. qu'elles troublent le repos public; l'Amiral en fut témoin. Un Miniſtre du Soleil fut accuſé d'avoir ſéduit une Vierge par la magie. On n'y croyoit plus, la moitié de l'Iſle y crut. Tout prit

parti pour ou contre. On eût dit que le ſalut de l'Etat étoit attaché à la virginité de cette fille, & à la continence du Miniſtre. Peu de tems après, une Actrice qui plaiſoit diſparut du Théâtre; mille cris la redemanderent : les hommes juroient de quitter leurs Emplois; & les femmes de ne pas revoir leurs maris, qu'on ne l'eût rendu. Cependant les révolutions y ſont peu à craindre. Une fantaiſie d'agrément qu'on imagine à propos, une Chanſon nouvelle peut les appaiſer.

Dès qu'on connoît les ſenſations & les mœurs des Frivolites, on ne doit plus être ſurpris de certains uſages. C'en eſt un de s'aimer beaucoup au commencement de chaque année. On ſe cherche, on ſe complimente, on ſe fait des préſens. Ce ſeroit la Ville du monde

la plus commerçante, si la passion des étrennes duroit toujours.

Une femme le jour de ses nôces suspend sa dot à son coû & à ses oreilles : & le mari meuble la maison supérieurement en vendant une Terre.

On voit dans les antichambres & derriere les carosses un choix de la jeunesse de l'Isle, qui ruine magnifiquement ses maîtres. Les Provinces regrettent deux cens mille artisans ou laboureurs : qu'en feroient-elles si on les leur renvoyoit avec les moeurs élégantes de la Capitale.

Il y a une noblesse pauvre : c'est un usage qu'elle le soit toujours : le commerce pourroit l'enrichir, mais il la dèshonoreroit.

L'ordre des Juges est fort nombreux. Un aspirant est examiné bien sérieusement. La premiere question

queſtion qu'on lui fait, c'eſt ſur le nombre des agathines qu'il poſſéde : s'il répond bien à celle-là, il eſt sûr de ſatisfaire à toutes les autres. C'eſt un uſage de ſe faire juger dans pluſieurs Tribunaux ſur la même affaire. Il faut la commencer dans ſa jeuneſſe ſi on veut en voir la fin. *Je plaignis beaucoup*, dit l'Amiral, *un malheureux qui venoit de gagner un procès.* Il s'agiſſoit d'un champ, mais le champ ne ſuffiſoit pas pour payer l'homme de loi qui avoit inſtruit l'affaire. Ses pieces d'écriture auroient couvert le champ : or il eſt décidé qu'un pié quarré d'écritures contentieuſes, vaut plus qu'un pié quarré de terre. Souvent la fortune d'un particulier dépend de la couleur du papier qui contient ſon titre : il ſeroit nul s'il n'étoit pas couché ſur un papier couleur de lilas.

La Religion a plus de Miniſtres qu'on ne voit de Marchands à la Bourſe de Londres. La plûpart ſont fort jeunes afin de ne pas effrayer les profanes qui viennent demander des conſeils de ſageſſe. La leur eſt renfermée dans un cercle bien déterminé. Qu'ils ſoient fidéles à la forme de leurs vêtemens & à la meſure de leurs cheveux, qu'ils chantent des hymnes au Soleil aux heures marquées ; & ſur tout qu'ils proteſtent toujours qu'une belle ſemme n'eſt pas aimable, ils peuvent ſuivre leurs goûts dans tout le reſte.

Il en eſt parmi eux qui ſont environnés de l'éclat des richeſſes : ils n'en font pas de cas ; mais ils craindroient de tomber dans le mépris de la nation, s'ils ne décoroient pas leurs vertus. On compte plus de deux mille Temples où l'on a pro-

digué les autels & les petits ornemens. On voit souvent l'autel du Soleil abandonné, tandis que ceux des planetes & des constellations sont entourés d'adorateurs.

C'est dommage que l'Amiral n'ait pas eu plus de tems à perdre dans l'Isle, nous aurions eu une anatomie plus exacte de cette nation singuliere. Le travail de l'Escadre s'achevoit, les vaisseaux étoient radoubés, le navire d'avitaillement fini, les provisions embarquées. On n'attendoit que le vent pour mettre à la voile, & il étoit tems. L'Amiral pendant sa longue & terrible navigation, avoit travaillé sans cesse à élever l'ame de son Escadre : les mots *de patrie, de liberté, de grandeur angloise, d'immortalité*, à force de frapper les oreilles, avoient passé dans les cœurs. Il n'y avoit pas un soldat,

pas un matelot qui ne ſe regardât comme environné de la Chambre des Communes, & qui ne crût voir les yeux de l'Angleterre tournés ſur lui.

Telle étoit la ſituation des ames lorſqu'ils entrerent dans l'Iſle : mais leur commerce avec une nation ſi fleurie, & peut-être les alimens qui travailloient ſur leur conſtitution les avoient bien changé. Ils n'étoient plus d'humeur à chercher des dangers ou des ennemis, à vivre dans la peine ou à mépriſer la vie ; & ils commençoient à rire avec les Frivolites de toutes ces vertus mâles qui fondent, augmentent & perpétuent les Etats libres. L'Amiral ne s'en appercevoit que trop, & il preſſoit l'embarquement. Il eut ſon audience de congé. L'Empereur ne conſentit au départ qu'à une condition, qu'il laiſſeroit

dans l'Isle quatre hommes au choix de sa toute-élégance. L'Amiral frémit mal-à-propos : mais on craint toujours pour ce qu'on veut le plus conserver. Il appréhendoit que le choix ne tombât sur les Capitaines ou les Pilotes : il fut bientôt rassuré. Les Elus furent les trois frizeurs qui poussoient vivement l'honneur de la perruque & les chignons de toute espéce. Le quatriéme fut un soldat mécanicien qui alloit à l'immortalité par une invention admirable : *un équipage d'été* où des soufflets intérieurs enfantoient des zéphirs toujours rafraichissans.

Cependant le vent favorable se faisoit encore attendre ; & en l'attendant l'Escadre desœuvrée, parcourut les environs de la Capitale. Quelques Matelots s'écarterent sur une chaîne de montagnes où les

terres étoient brûlées, ſans arbres, ſans herbes, ſemées de pierres criſtaliſées & de marcaſſites où les veines d'or paroiſſoient. L'Amiral averti s'y tranſporta avec ſes Experts en mines. Il examina le commencement, la fin & la qualité des Marcaſſites, il fit fouiller en pluſieurs endroits, il prit la poſition juſte du terrein & revint à l'Eſcadre. La joye s'y étoit répandue, toutes les imaginations étoient au fonds de la mine, on y trouvoit des tréſors immenſes, on eſtimoit déja le tems pour les tirer : le ſéjour dans cette Iſle délicieuſe en deviendroit plus long ; ſçavoit-on même ſi on la quiteroit ? ou s'il falloit enfin partir, on partiroit du moins chargé de richeſſes que les Inſulaires ne diſputeroient point, n'en connoiſſant pas le prix. Ce n'étoit pas là l'idée de l'Amiral, il impoſa ſilence

ſur la mine : & c'eſt dans ce moment qu'il fit jurer de ne pas révéler l'Iſle Frivole, après avoir défendu ſous peine de la vie de quitter le bord.

Jamais les délices de l'Iſle ne ſe peignirent à nos marins ſi vivement. La conſternation fut générale, elle n'avoit pas été ſi grande dans les horreurs des tempêtes. Il y eut même pour la premiere fois des plaintes & des murmures. Mais l'Amiral outre la force du commandement, avoit cette autorité naturelle que donnent les grandes vertus, & il ſe flattoit bien, dès qu'il auroit remis en mer, de rendre à ces ames affoiblies leur premiere vigueur. Le lendemain un vent d'Oueſt ſouffla. Il mit à la voile pour aller prendre *Payta* ville du Pérou où les Eſpagnols ſe croyoient bien en ſûreté. On peut

lire dans l'Hiſtoire de ſon voyage le reſte de ſes expéditions qui ne ſont pas de mon ſujet.

Mais je demande permiſſion de réfléchir à la hâte. Un accès de citoyen me ſaiſit. Cela arrive aſſez naturellement en parlant de l'eſprit Anglois. L'Amiral Anſon découvre dans un beau climat une nation facile à ſoumettre & des mines d'or. Il exige un ſerment de ſilence, il en fait un ſecret d'Etat. Ne projette-t'il point de faire un jour cette conquête ? Et pourquoi ne la tenterions-nous pas ? Laiſſerons-nous toujours aux Puiſſances Maritimes le ſoin de découvrir & de conquérir ? Ne ſommes-nous pas auſſi Maritimes qu'elles, puiſque nous touchons la Méditerranée d'une main, & l'Océan de l'autre ? Prévenons les Anglois : ou ſi la juſtice nous em-

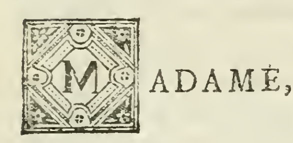
pêche d'envahir, ne pouvons-nous pas du moins établir un commerce légitime & très-avantageux avec l'Isle Frivole? L'Amiral convient qu'elle ne met pas encore dans son luxe le goût qui regne à Londres : mais le goût de Londres vaut-il les enchantemens de Paris? Quelle avidité n'auroient pas les Frivolites pour *nos peintures des Gobelins, nos vernis de Martin, nos bijoux émaillés, nos épées démasquinées, nos étoffes de Lyon*, & tout ce monde d'ajustemens qui distingue nos hommes, & qui donne le prix à nos femmes? Ne sommes-nous pas les vrais faiseurs & les fournisseurs de l'Europe? Sçavons-nous même si nos Romans, nos Comédies & nos Opéra qui se multiplient avec tant de succès, n'y formeroient pas encore une

branche de commerce ? Rassurons pourtant les deux sexes. Nous ne porterions à ces Américains que le superflu de notre superflu, & nous rapporterions leur or dont ils se passent fort bien.





LETTRE A UNE DAME *ANGLOISE.*


ADAME,

Si vous êtiez née à Paris, l'éducation vous auroit sauvé bien des ridicules que vous avez apportés

de Londres. N'en euffiez-vous qu'un, on riroit : & il eft humiliant de faire rire. Moi qui n'en ris pas, j'ofe vous en parler. Après cela me conferverez-vous votre amitié ? Vous feriez encore Angloife, & mon but eft de vous rendre Françoife. Ce n'eft pas affez de l'être par le nœud conjugal, il faut le devenir par principes. Connoiffez l'aimable Nation qui vous adopte. Elle vous paffera des vices, jamais des ridicules. Vous en montrez chez vous. Vous en portez dans les cercles. Vous en promenez dans le Public.

Vous en montrez chez vous : il y a fix mois que le Sacrement vous lie, & vous aimez encore votre Mari ! Votre Marchande de Modes a le même foible pour le fien ; mais vous êtes *Marquife.*

Garderez-vous long-tems cet

aîr de réserve si déplacé dans le mariage, & qu'on ne pardonne qu'aux Aspirantes. Un Cavalier vous trouve belle, vous rougissez. Ouvrez les yeux. Ici les Dames ne rougissent qu'au pinceau.

Pourquoi cet oubli de vous-même lorsque votre mari est absent? Revient-il? Vous vous parez. Je vous croyois bien jeune & vous êtes bien vieille. Vous remontez au tems des Patriarches. Empruntez le Code de la Parure moderne, vous y lirez qu'on se pare pour un Amant, pour le Public, ou pour soi-même.

Si je voulois, Madame, je vous perdrois de réputation sur votre vie du matin. On vous trouve levée à huit heures; si vous sortiez du Bal vous seriez dans la règle. Et que faites-vous? Vous êtes en conférence avec votre Cuisinier &

votre Maître-d'Hôtel. Apprenez que c'eſt au mari à compter, à payer, quoique ce ſoit toujours chez *Madame* qu'on ſoupe. Que faites-vous encore? Vous écrivez à des amis auſſi froids que leur patrie, qui n'ont que des mœurs, de la liberté & du bon ſens. Que ſçais-je! Vous liſez la Morale & l'Hiſtoire, tandis que les plumes Françoiſes enfantent chaque jour des volumes d'eſprit. Que de bonnes plaiſanteries, ſi on ſçavoit tout cela?

Enfin il vous ſouvient que vous avez une Toilette à faire, mais que vous en connoiſſez peu l'importance, l'ordre & les devoirs! Vous n'avez que 18 ans, & vous y êtes ſans hommes! On y voit deux femmes que vous ne grondez jamais. La premiere garniture qu'on vous préſente eſt préciſément celle

qui vous convient. La robe que vous avez demandée, vous la prenez effectivement. Vos femmes sont étonnées d'employer plus de tems à s'ajuster elles-mêmes, qu'à parer leur Maîtresse. Je vous avertis qu'elles soupçonnent votre condition. Mais qui croiroit que l'une des deux vous la tenez de la main de votre mari, après avoir renvoyé cette miraculeuse qui fut formée à la Cour.

Le dîner sonne, & vous voilà dans la Salle de compagnie lorsque la cloche parle encore. N'y avoit-il plus de rubans à placer pour vous faire attendre ? Mais quelle est notre surprise ? Votre Maître-d'Hôtel vient annoncer à *Monsieur* qu'il est servi, & je sçais que c'est vous qui lui avez prescrit ce mauvais ton. Ailleurs c'est toujours *Madame* qui est servie ; on se

met à table, (j'en ris encore, mais c'eſt d'un rire amer) vous béniſſez les mêts ! Nous nous crûmes chez le Curé de la Paroiſſe, qui peut-être nous auroit quitté des *Graces*, ce que vous ne fîtes pas.

Après la table vous voulûtes pouſſer la converſation. Songez que vous êtes à Paris. L'ennui appella bientôt le jeu : je vous vis bâiller, & c'étoit la *Comete !* un jeu de la Cour ! A propos, il m'eſt revenu qu'on la jouoit depuis quatre jours lorſque vous demandâtes ce que c'étoit. Une Bourgeoiſe du *Marais* fit la même queſtion le même jour.

La première partie en demandoit d'autres : on ne vit qu'au jeu. On étala pour interméde les Sacs à ouvrage. Qu'eſt-ce qui ſortit du vôtre ? Des Manchettes pour votre Mari ! Sera-ce donc en vain que

la France aura inventé les *Nœuds* pour diſtinguer les mains de condition des mains roturières ?

La belle occaſion que vous eûtes en ce moment d'enrichir votre parure ! Ces diamans qui ſe trouverent au fonds de votre ſac : mais de quelle eau ? Et bien ſupérieurs à ceux que vous avez ! C'étoit un tour de votre Mari. Qu'il fut mal placé ! Vous admirez ſa magnificence, & plus ſenſible à ſon attention qu'aux pierreries, vous les lui rendez, vous voulez qu'il en deſtine le prix à payer un Marchand à qui il faiſoit l'honneur de devoir, c'eſt être bien peuple de s'inquiéter ſur ſes dettes, elles annonçent, elles confirment la grandeur. Il y a à parier qu'un débiteur de deux millions eſt plus grand Seigneur d'une moitié en ſus que celui qui n'en doit qu'un.

En vérité, Madame, un ami ne peut plus mettre le pied chez vous. Il faut rougir pour vous dès le premier pas : on voit votre Cocher confondu avec des Palfreniers panſer vos chevaux. Votre antichambre fait pitié. Des Laquais qni s'occupent en attendant vos ordres, qui ſe croient à *Monſieur* comme à *Madame*, qui imaginent qu'ils ne ſont en maiſon que pour travailler, qui ont un air reſpectueux pour un honnête-homme qui arrive à pied, qui tirent une montre d'argent ſi on demande l'heure, des Laquais ſans figure & qui ſont de trois grands pouces au-deſſous de la taille requiſe. Madame, des gens de cette trempe ne ſont bons qu'à la Charrue ou chez un Commis. Auſſi ſont-ils le jouet éternel des gens de *Monſieur*. Mais plût au Ciel vos ridicules

fussent-ils bornés aux murs de votre Hôtel !

Vous en portez dans les cercles. Vous y entrez avec les couleurs de la nature sur le visage. Ainsi se présente la femme du Suisse qui vous a ouvert la porte : repassez la mer si vous voulez paroitre telle que vous êtes.

Il y a six Dames dans le cercle, vous n'en baisez qu'une ! & pourquoi ? Parce que vous n'êtes liée qu'avec une. Mais vous connoissez les autres, puisque vous les voyez pour la seconde fois. Cela ne suffit-il pas pour être toute à elles, & mettre votre cœur sur leurs lévres ?

Vous vous placez sans avoir dit aux glaces que vous êtes à faire peur, que vous êtes faite comme une folle. Ce sera pourtant le début de la premiere Duchesse qui entrera, tâchez de vous former sur

les grands modéles. Défaites-vous de cette maxime gothique, qu'on ne doit parler de soi, ni en bien ni en mal. Il y a un art à se mettre sur le tapis.

Il y en a encore plus à converser légérement. Que de jolies choses, que de réflexions utiles n'entendez-vous pas sur les robes de la saison, les rubans, les chignons, & la façon de se mettre? Comment ce flux d'éloquence ne donne-t-il pas du ressort à votre Langue? Vous êtes muette! vous ne savez pas même rire. Cet homme à la mode qui voltigeoit d'une beauté à l'autre, qui semoit la belle humeur par cent propos délicieux, qu'on applaudissoit même avant qu'il eût parlé, put-il vous arracher un signe de joye? Quelle létargie!

Vous ne vous éveillâtes qu'à la

nouvelle que débita ce vieux Militaire pour payer ſon entrée. Vous la ſaiſites, vous citâtes un trait d'Hiſtoire tout ſemblable. Vous parlâtes politique & gouvernement. Savez-vous ce qui fut dit lorſque vous eûtes levé le ſiége? qu'il falloit vous faire Miniſtre ou Hiſtoriograhe du Roi. Vous voulez penſer dans un Païs où il n'eſt queſtion que de parler.

J'entendis hier une Ducheſſe de Finance qui louoit beaucoup votre ſimplicité. Vous aviez ſoupé chez elle : on ſervit un plat de légumes dans la primeur, qui ne coutoit que cent francs. Vous crûtes qu'on parloit du plat, non de légume. Elle rioit encore en me demandant par quel caroſſe de voiture vous aviez débarqué, & ſi vous ſouhaitiez qu'elle vous envoyât ſon Orfévre.

La bonne figure que vous fîtes derniérement chez la petite Comtesse ! on y proposa une partie au Bois de Boulogne. Vous demandâtes à votre mari s'il en seroit ? Il sçait son monde, il refusa : c'étoit une raison de plus pour aller, vous rompîtes. Le singulier dans votre procédé, c'est que vous comptiez lui plaire. Et c'est-là votre but du matin au soir : entre nous, Madame, n'êtes-vous point une *Pamela* qu'un coup de fortune a élevée ? Il est de régle qu'en certaines conditions un mari doit se repentir du moins une fois le jour, d'avoir une femme. Le vôtre ne se plaint que d'être trop aimé. Ses amis craignent fort qu'enfin vous ne le gâtiez. Il commence à trouver moins belle cette Danseuse qui lui a donné la préférence sur 20 rivaux dont la bourse étoit moins pleine. On

ſçait, quoiqu'il n'en convienne pas, qu'il vous a menée en tête à tête à ſa campagne. Sa derniere voiture ne lui coute que dix mille francs, & il eſt preſque réſolu à ſe détacher de ſon Coureur. Pour Dieu, Madame, ne lui donnez pas vos ridicules qni ſe multiplient ſous ma plume, j'en oublierai.

N'eſt-ce pas aſſez d'en montrer chez vous? N'eſt-ce pas trop d'en porter dans les cercles? Faut-il encore les expoſer au grand jour, en les promenant dans le Public?

Vous allez aux Thuilleries les jours d'Opera, & au Palais Royal les autres jours. Vous faites pis. On vous y voit le matin. Mais quelles figures y voyez-vous? Des femmes ſans prètentions, des politiques à qui tout lieu eſt égal pour humilier nos ennemis, des Philoſophes qui veulent reſpirer. Ne

ſentez-vous pas que vous êtes déplacée ? On croiroit que vous ne cherchez la promenade que pour vous bien porter ! Mais lorſque vous y paroiſſez aux jours marquez & aux heures décentes, comment êtes-vous miſe ? Vous n'étalez que pour cent mille francs de pierreries, & l'aune de vos dentelles eſt à cinquante écus. Abjurez cette maxime d'outre-mer, qu'en fait d'habillement on doit être d'un dégré au-deſſous de ſon état. Je vous l'ai déja dit. Vous voulez toujours penſer, c'eſt un vice de terroir. Si on bornoit le luxe, les maiſons & les empires ſubſiſteroient trop long-tems. On s'ennuye à voir toujours les mêmes choſes.

Dans quel travers alliez-vous donner l'autre jour ! les chevaux étoient mis pour vous mener au ſpectâcle. Vous comptiez ſur votre mari,

mari, un mari François ! Vouliez-vous donner la comedie à la Comedie même ? Il s'étoit dérobé pour sa petite maison, où vous avez enfin appris qu'il ne falloit pas le troubler. Quelle peine n'a-t-on pas eu à vous faire comprendre qu'une femme qui veut prendre l'air dans une petite maison, ne doit pas choisir celle de son mari ?

Vous devriez du moins ne pas apprêter à rire où l'on ne rit jamais. Que faisiez-vous Dimanche dernier dans votre Paroisse à dix heures du matin ? Déja habillée ! Et, qui le croira ? Sans *sac !* Est-ce ainsi ? est-ce à dix heures ? Est-ce dans sa Paroisse qu'une femme de condition entend la Messe ? Est-il bien vrai que vous assistez aux Vêpres ? Le Marquis de *** vous en accuse, en disant que vous faites ridiculement votre salut. On pour-

roit vous paſſer quelques Sermons ; maîs jamais ceux qui convertiſſent: une jolie femme eſt faite pour les jolis Sermons ; ils s'annoncent aſſez par l'affluence des équipages, & le prix des chaiſes. Il eſt ignoble de s'édifier pour deux ſols, Au premier Carême penſez à la dévotion de la derniere ſemaine. C'eſt dans une calèche peinte aux Gobelins, c'eſt ſur la route de *Lonchamps* que vous devez nourrir votre piété.

Il ne ſuffit pas, Madame, d'éviter les ridicules : il faut des graces. Celles que la nature vous a données, ne valent pas celles de l'art. Il y a des graces d'ajuſtement. Vos robes ſont de goût : mais les garnitures ne ſont pas de la *Duchapt*. Votre panier dans ſon diamétre eſt tronqué d'un pié, & il n'eſt pas de la bonne Faiſeuſe. Vos diamans ſont beaux, mais ils ne ſont pas

montés par *l'Empereur*. Tout cela ſaute aux yeux. D'ailleurs il s'en faut deux pouces que vos girandoles ne deſcendent aſſez bas : ſi vous pouviez ſuſpendre un luſtre à chaque oreille, vous ſeriez au parfait. On vous a vu à l'Opera coëffée en *Comète*, lorſque depuis deux jours on étoit en *Rhinoceros*.

Il y a des graces qui par un heureux artifice s'incorporent avec la perſonne. Les unes ſe voient, les autres ſe ſentent. Il eſt établi que votre ſexe doit prendre au nez, comme aux yeux. Il y a plus : les odeurs aſſûrent votre rang. Qu'on me mene dans un cercle les yeux fermés, ſuis-je en bonne compagnie ? le nez me l'annonce. Aux odeurs, ajoutez le vernis. Oui, Madame, travaillez enfin ſur votre teint. Vous avez crû que ce vernis étoit fait pour cacher des rides ou

des difformités, désabusez-vous. Quand l'âge vous aura enlaidie, on vous permettra de vous montrer au naturel.

Il y a des graces de langage. Vous avez fait des progrès dans notre langue, & vous les suivez en lisant *la Bruyere, Racine, Montesquieu, & Fontenelle.* Ils vous apprendront bien à rendre vos idées avec ordré, clarté & justesse : mais ils ne vous donneront pas ces expressions brillantes qui distinguent le grand monde. Par exemple, d'une chose qui a une bonté commune, vous dites simplement qu'elle est bonne ; une importante diroit, *c'est miraculeux* ! *c'est divin* ! Estes-vous un peu fatiguée ? il faut être *excedée, anéantie.* Un coup de vent a-t-il dérangé une boucle de vos cheveux ? ne vous fâchez pas, soyez *furieuse*, vous manquez jus-

ques dans l'alphabet : au ſortir du dernier Opera, vous dîtes *à la maiſon*, tandis qu'à vos côtés la femme d'un Traitant crioit *à l'Hôtel*. N'attendez pas que je vous faſſe un dictionnaire dans une Lettre. Etudiez les femmes qui ont les plus belles aigrettes, & les hommes à talons rouges.

Il y a des graces de caprice. Vous avez demandé vos chevaux pour les ſix heures, & à ſix heures on vous voit en carroſſe. Le jeu que vous avez propoſé vous le jouez effectivement. La perſonne que vous reçûtes ſi bien hier, vous l'accueillez encore aujourd'hui. Vous êtes toujours vous-même. Cela eſt du dernier uni.

Il y a des graces à ſe plaindre du mal que l'on ſent. Vous deviendrez mere. N'allez pas imiter en portant le fruit de votre mariage,

cette Comteſſe ſinguliere que vous louez tant, qui marche, qui agit, qui eſt de tout. Il eſt vrai que cette pitoyable conduite lui réuſſit, que ſon dernier enfant eſt le ſixiéme qu'elle a mené à bien. Mais on rit de la mere, & la Faculté la condamne. Voulez-vous bien être? Soyez ſur la chaiſe longue dès le premier ſoupçon juſqu'au terme, & toujours en vous plaignant.

Il y a même des graces à ſe plaindre du mal qu'on ne ſent pas. Vous paſſez vos jours ſans migraine. On peut vous le pardonner. Mais ſans *vapeurs!* C'eſt abuſer, en femme de la Hale, de la permiſſion de ſe bien porter.

Il y a des graces à s'effrayer: mais ce n'eſt pas de la façon dont vous vous y prîtes l'autre jour. On vient vous parler à l'oreille; l'inquiétude eſt dans vos yeux, vous

quittez brusquement le cercle. On crut que votre chien s'étoit cassé la jambe. On vous plaignoit, on s'effrayoit pour vous. Point du tout, c'étoit votre Cocher qui étoit moulu d'une chûte. Ne sçavez-vous pas jetter un cri au moindre cahos qui menace votre voiture ? Devez-vous être aussi tranquille qu'une de vos femmes ? Ce taureau qui venoit à vous dans votre campagne, vous passâtes à côté de lui avec l'assurance d'une Concierge. Il ne faut pas même attendre les grandes occasions pour s'effrayer. Choisissez quelque bête d'aversion qui puisse vous servir en tout tems & en tout lieu, *une souris*, *une araignée*, *une mouche* : si on ne les voit pas, on peut les soupçonner. L'aventure du bateau que le hasard nous offrit sur ce beau canal, montra encore votre mauvaise éduca-

tion. De toutes les Dames, pas une qui ne diſputât l'embarquement, qui ne criât en cédant; & vous! vous les encouragiez. La Bateliere demanda ſi vous n'étiez pas quelque bonne Bourgeoiſe des environs ? Le tonnerre qui gronda l'après midi, acheva de vous peindre. La Préſidente chercha un azile entre quatre rideaux, la Marquiſe avec ſes cris faiſoit paroli aux éclairs, le Chevalier rapprenoit à faire des ſignes de Croix; il n'y eut que vous & votre Jardiniére que le ſang-froid n'abandonna pas.

Enfin, Madame (car je me laſſe de vous détailler), vous trouvez le ſecret d'être ſans graces au milieu d'une Ville qui eſt faite pour en donner. Et avec du bon ſens, des ſentimens & des principes vous êtes chargée de ridicules.

Je prévois vos objections. La

meilleure ici, eſt de n'en point faire. Ne convenez-vous pas d'un principe, que la France eſt le modéle des autres Pays! Si vous en doutiez, la Nation en corps vous le diroit; & ſans être aſſemblée, ne vous le dit-elle pas tous les jours? Qui peut mieux nous connoître que nous-mêmes? Mais n'avons-nous pas auſſi le ſuffrage des Etrangers que nous enrichiſſons de nos modes, de nos révérences & de notre cuiſine, qui ont fêté nos *Pantins*, qui adoptent nos équipages, nos pompons & nos perruques? Et ne voyez-vous pas qu'ils viennent en foule ſe former chez nous? Allons-nous chez eux? Partez de ce principe, & corrigez-vous.

FIN.

G



